

[A. Marty, « Über das Verhältnis von Grammatik und Logik », trad. D. Seron]

## SUR LE RAPPORT ENTRE LA GRAMMAIRE ET LA LOGIQUE<sup>1</sup>

Anton Marty

[99] Le titre ci-dessus peut receler plusieurs questions. Mais nous ne voulons ici — autant qu'il est permis à un psychologue qui n'est pas lui-même linguiste, mais qui suit avec un vif intérêt les progrès des linguistes et surtout les questions relatives à la délimitation entre la philosophie et la linguistique — en discuter qu'une, qui est de savoir si le grammairien doit prendre en considération la logique, et en quel sens.

Que la grammaire nécessite une quelconque prise en considération de la logique en un sens particulier, en un autre sens que dans toutes les autres sciences, ce fait a été catégoriquement remis en cause à l'époque moderne par des auteurs influents. Les catégories grammaticales, disait-on alors, ne concernent pas plus la logique que, par exemple, les catégories chimiques. Établir un lien particulier entre les deux, cela reviendrait, dès lors, à ruiner la logique et à anéantir la grammaire dans sa spécificité<sup>2</sup>.

Tous les linguistes ne partagent pas ce point de vue qui consiste à opposer ici un refus de principe. Mais même chez certains de ceux qui reconnaissent la nécessité, pour la grammaire, de prendre en considération la logique de manière caractéristique, cette prise en considération n'est pourtant pas, dans les faits, réalisée de façon claire et conséquente, en raison de certaines

---

<sup>1</sup> A. Marty, « Über das Verhältnis von Grammatik und Logik », dans *Symbolae Pragenses*, 1893, p. 98-126. Merci à Guillaume Fréchette, pour sa relecture aussi précieuse qu'attentive (N. d. T.).

<sup>2</sup> Steinthal, *Abriss <der Sprachwissenschaft>*, I, p. 61-72, et *Grammatik, Logik und Psychologie*, p. 163-224 : « Le langage crée ses formes indépendamment de la logique, dans la plus complète autonomie. » — « Je tiens pour impossible de déduire de la logique des postulats qui pourraient être posés pour la grammaire. » — « Une âme linguistique habite le corps linguistique, et aucune âme logique ne peut s'établir en elle (en lui ?). » En ce sens : *Grammatik, Logik <und Psychologie>*, p. 215. On lit en effet au même endroit : « Si une partie de discours reste aussi logiquement (c'est-à-dire par décomposition du jugement) indéterminable, alors cela prouve déjà qu'aucune partie de discours ne peut ni ne doit être déterminée logiquement. » Car la langue est selon lui une unité organique, etc.

confusions dont ils sont victimes. Nous souhaitons, dans ce qui suit, jeter un regard critique sur ces deux phénomènes dans la philosophie moderne du langage.

I. En ce qui concerne d'abord cet appel à l'émancipation complète de la grammaire par rapport à la logique, toutes les prétendues raisons avancées pour le justifier reposent, à mon avis, sur une confusion entre les différents sens où l'on peut parler du caractère logique et d'une approche logique du langage, si bien qu'en distinguant ces différents sens, on le prive rapidement de ses fondations.

1. Avant tout, le langage n'est certainement pas logique au sens où il serait *simplement* l'expression de notre penser, mettons son [100] émanation *nécessaire* et *immédiate*. Ce qui parvient à l'expression dans le langage, ce ne sont pas simplement les jugements et les concepts au fondement des jugements, dont s'occupe le logicien, mais ce sont aussi nos émotions et nos résolutions volitives<sup>3</sup>, ainsi que le jeu des représentations libre et poétique, ne visant pas à la connaissance, mais suivant simplement les lois de l'association d'idées et du plaisir qu'on prend au Beau.

En outre, comme le langage ne fait pas essentiellement un avec le penser, qu'il n'est pas son nécessaire revers mais qu'il est formé à des fins de compréhension mutuelle, et comme il n'est adapté aux pensées que dans la mesure où ce souci de se faire comprendre le réclame impérativement, le langage — qui est, comme on l'a dit et répété, très loin d'être une copie adéquate des pensées — ne présente, même comme un symbole peu ressemblant, aucun parallélisme rigoureux et fiable avec les pensées. Il y a dans nos jugements des traits très importants que le langage, de manière conséquente et je dirais même par principe, omet de

---

<sup>3</sup> Les propositions interrogatives, optatives ou impératives n'expriment directement aucun jugement, mais des actes d'intérêt, cela même si des jugements sont au fondement de ces actes ou — comme dans la question — forment l'objet de l'intérêt. Simplement je me demande avec étonnement comment Steinthal, qui (*ibid.*, p. 169) invoque ce fait comme plaidant en faveur d'un divorce complet de la logique et de la grammaire, peut en même temps dire que *toute proposition* contient « une liaison de concepts, *ce par quoi quelque chose est énoncé* ». Comment pourrait-on trouver un énoncé là où le contenu n'est pas un jugement ? Un ordre donné n'est pas un énoncé *parce qu'il* n'exprime pas un jugement. — Ainsi, il est certes facile d'impressionner le lecteur en mettant au jour des divergences ; mais on ne trouve en réalité aucune divergence de ce genre entre la logique et la grammaire.

De même, les tournures rhétoriques qui révèlent des jugements sont souvent à comprendre non pas du point de vue de la pure et simple expression de la pensée, mais seulement à la lumière d'un affect au moins *co-exprimé* et d'un effet affectif semblable qu'on vise à susciter chez l'auditeur. *Elles* non plus ne coïncident pas avec le « logique ».

restituer. Ainsi, pour me limiter à un exemple, cela fait en soi une grande différence qu'un jugement que nous portons soit évident ou aveugle. Mais la proposition qui exprime le jugement n'a pour cela aucun corrélat linguistique. Le chercheur qui *a l'intuition* d'une vérité mathématique et le profane qui, peut-être, la répète aveuglément, la formulent avec les mêmes mots. Ce que nos énoncés restituent avec une certaine régularité, c'est seulement ce qu'on peut appeler le contenu de nos jugements, à savoir sa matière (les représentations qui sont au fondement du jugement) et sa qualité, c'est-à-dire son caractère d'affirmation ou de négation<sup>4</sup>.

Mais les moyens d'expression de notre discours ne correspondent pas non plus au *contenu* de nos jugements de telle manière qu'à *toute* différence de l'un correspondrait, dans l'autre, *une* particularité et une seule. Presque toujours, notre discours s'en remet à l'auditeur pour qu'il les complète l'un et l'autre. À cela s'ajoute que certains de nos noms et de nos tournures syntaxiques sont équivoques<sup>5</sup> et, à chaque fois suivant les circonstances, signifient tantôt une pensée, tantôt une autre. Et de même que, dans bien des cas, des fonctions différentes incombent à un même moyen linguistique, [101] de même il arrive, inversement, qu'une pluralité de désignations soit en usage dans la même langue pour une pensée identique. Naturellement, on peut encore moins négliger le fait que des méthodes et des moyens différents servent à exprimer la même pensée dans des langues différentes, qu'il peut exister pour toute pensée une multiplicité encore plus grande de désignations en général possibles, et qu'il n'y a ici rien de *correct* absolument parlant, mais seulement des formes plus ou moins appropriées.

Si certains, méconnaissant cela, ont fait passer les méthodes caractéristiques de la langue qu'ils connaissaient le mieux, ou d'une langue qui était conceptualisée et analysée en profondeur par eux ou par d'autres, pour des normes qui, apparemment déduites de la nature du penser, étaient censées valoir pour toute formulation de pensées, ou encore si, omettant un quelconque fait parmi ceux cités plus haut, on a tenté de bâtir, sur la fausse présupposition d'un parallélisme

---

<sup>4</sup> En tant que matière d'un jugement, autrement dit en tant que prédicat dans un jugement sur un jugement, donc dans un jugement indirect, c'est alors aussi bien l'évidence qui vient à être exprimée, comme quand je dis : *qu'il n'y ait pas un A non A, c'est tout à fait évident*. Par contre, l'expression du jugement direct de la forme *A est* révèle indistinctement tantôt une reconnaissance évidente, tantôt une reconnaissance aveugle.

<sup>5</sup> À la catégorie grammaticale du génitif ou du datif, etc., ne correspond pas *une* catégorie logique. *Une* forme linguistique exprime les rapports les plus divers entre contenus. Méconnaître cela signifierait confondre la pensée et l'expression.

constant et nécessaire entre penser et parler, une grammaire censée être « logique », alors cela doit être rejeté comme une violence faite au langage<sup>6</sup>.

2. Le langage n'est pas non plus de nature logique au sens où il serait produit méthodiquement et d'après un plan et un système prémédités. Nos langues vulgaires ne se sont pas développées sur la base d'une analyse exhaustive de la vie exprimable de l'âme et de ses contenus, ni par un examen pénétrant des moyens les mieux appropriés pour les désigner, mais d'abord à la suite d'une fort primitive vie de l'âme, à force d'élever celle-ci et d'être, en retour, élevées par elle, à force de s'adapter progressivement à ses perfectionnements ; à partir de contributions non planifiées d'un grand nombre d'hommes dont tous avaient seulement en vue quelque remède au besoin de se faire comprendre à un moment donné, mais dont aucun n'avait en vue l'ensemble des tâches à accomplir. Et le caractère approprié et unitaire que présente pourtant cet ensemble ainsi formé est le résultat d'une lutte naturelle pour l'existence, d'une sélection continue du plus utilisable parmi les différentes méthodes et les différents moyens essayés, et de la force de l'habitude et de l'analogie avec ce qui a été reconnu apte à un certain moment<sup>7</sup>. Mais — car il ne pouvait en être autrement d'un tel édifice qui a vu le jour sans vue d'ensemble architectonique sur ses parties et leurs fonctions — le caractère approprié n'est pas non plus complet et intégral. Partout il restait toutes sortes d'inconséquences et de failles, de lacunes et de dystéléologies<sup>8</sup>. Ici, en effet, ce qui vaudrait, dans une œuvre édiflée d'après un plan réfléchi et unitaire, comme un critère pour mesurer le degré de perfection, [102] à savoir la conformité de ses parties et de ses produits aux règles de l'art, ne peut plus valoir simplement comme un tel critère. Si certains se sont par trop efforcés de ramener toutes les formes

---

<sup>6</sup> Cette violence faite au langage eut souvent pour effet, en même temps, de ruiner la logique, pour autant qu'on importait dans la pensée ce qui ne concernait qu'une forme particulière d'expression.

<sup>7</sup> Cf., sur ce point, le sixième de mes articles « Über Sprachreflex, Nativismus und absichtliche Sprachbildung », dans *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, XIV, p. 61 suiv.

<sup>8</sup> Parmi les dystéléologies que l'on peut invoquer en faveur du caractère non logique du langage, je compte naturellement les catégories grammaticales, comme le genre des substantifs (qui est le reflet d'une vision du monde primitive, vitaliste, et de la personnification imagée des objets qui s'y rattache), ainsi que la tentative peu pratique visant à privilégier les nombres 2 et 3 par rapport à tous les autres en intégrant leurs signes dans le substantif et dans le verbe (duel, triel), et d'autres choses semblables.

Du simple point de vue de la communication exacte, les équivoques et synonymies doivent assurément être aussi considérées comme quelque chose de particulièrement inapproprié.

linguistiques à des règles, et s'ils ont taxé de phénomènes de second rang, d'anomalies ou de fautes de langage ce qui ne voulait pas s'ajuster à ces modèles, on doit maintenant rejeter cela comme une espèce condamnable de traitement « logique » du langage. Comme toute cette conformité aux règles est née sans dessein conscient et, en ce sens, accidentellement, le régulier ne peut pas d'emblée susciter en nous plus que le non-conforme le préjugé qu'il est approprié. Il peut y avoir une marotte inappropriée qui s'est acclimatée pour un temps, mais qui mérite d'être perturbée par d'apparentes « fautes de langage » et infractions aux règles, d'être brisée et rejetée justement par ces forces téléologiques opérant sans plan qui ont conduit, dans d'autres cas, à des régularités mieux appropriées et dignes d'être conservées<sup>9</sup>. Bref, il serait insensé de traiter les langues vulgaires vivantes comme si elles avaient été formées par des logiciens et des grammairiens, et comme si leurs formes, en tant que système organisé harmonieusement et sans lacunes, se laissaient dès lors déduire d'*un* principe, ou même justifier comme quelque chose de clos et d'immuable pour tout temps<sup>10</sup>.

3. Enfin, il pourrait presque apparaître superflu de souligner expressément que, selon nous, le langage n'est pas non plus logique au sens où seules des pensées logiquement correctes pourraient trouver en lui une expression convenable. Nous le mentionnons pourtant, parce que le fait que quelque chose puisse être pleinement correct linguistiquement et néanmoins incorrect logiquement a été allégué par des auteurs renommés comme un argument en faveur d'une complète autonomie de la grammaire par rapport à la logique<sup>11</sup>. Par là, on comprend

---

<sup>9</sup> Pourtant, il peut naturellement arriver aussi qu'une méthode d'expression appropriée se dégrade par négligence et mécompréhension, et qu'un stade ultérieur de l'évolution de la langue ne lui trouve de nouveau de substitut adéquat que par des moyens détournés. C'est sur tous ces points que la recherche spécialisée doit trancher, et rien ne nous en éloigne plus que les discours en faveur d'une analyse linguistique qui, négligeant l'examen du cas individuel, glorifie aveuglément un quelconque état existant d'une langue simplement parce qu'il est l'état dominant à ce moment-là, qui, par myopie, célèbre ce qui, par exemple à des fins d'enseignement, se laisse le plus confortablement ramener à des règles, ou qui veut distinguer de manière incompréhensible entre la *ratio* et l'*usus* comme entre quelque chose de logique et quelque chose de non logique dans le langage.

<sup>10</sup> Naturellement, ce préjugé qui tient les catégories grammaticales pour un système sans lacunes peut aussi conduire à ruiner la logique.

<sup>11</sup> Steinthal, *Grammatik, Logik und Psychologie*, p. 215. Dans un autre passage, il souligne encore aussi en un tout autre sens que le langage est autonome par rapport à la logique parce qu'il n'exprimerait pas une pensée usant de concepts et de jugements, mais une pensée usant d'intuitions et de perceptions. Sur ce point, je ne peux pas être d'accord. En vérité, outre le fait qu'il permet de révéler des états sentimentaux et des actes volitifs, le langage

naturellement par le substantif « logique » l'ensemble des règles du juger correct et évident, et par l'adjectif « logique », ce qui est conforme à ces règles ; et qui peut nier que, dans les faits, le langage ne fait aucune différence entre le logique et le non-logique [103] compris en *ce* sens, puisqu'il consent à exprimer indifféremment l'un et l'autre sous une forme identique ?

4. Seulement, il reste un autre sens de la logique et du logique où l'on admet sans hésitation qu'une prise en considération de la logique par la grammaire est requise et incontournable. En effet, l'adjectif « logique » signifie parfois tout ce qui doit intéresser spécialement le logicien et qui est l'objet de son investigation, et c'est là quelque chose de plus que simplement les règles du jugement correct. Si elle veut être un guide pour le juger correct et évident, la discipline philosophique pratique qui porte le nom de logique ne peut se dispenser d'accueillir aussi en elle, de la manière adéquate, les différences les plus importantes et les plus générales affectant le contenu des jugements et les concepts qui sont au fondement des jugements, en général certaines considérations descriptives et classificatoires venant de la psychologie du jugement et du penser conceptuel<sup>12</sup>. C'est ainsi qu'on en est arrivé à comprendre par là, en opposant *le logique* au linguistique ou au grammatical, simplement la pensée signifiée par l'expression linguistique (qu'elle soit correcte ou incorrecte), et c'est *ce* concept du logique et de la logique que nous avons à l'esprit quand nous recommandons au grammairien de prendre le logique et la logique en considération d'une façon qui lui est particulière. Cette exigence n'est autre que celle suivant laquelle ce n'est pas seulement le logicien, mais aussi, dans une certaine mesure, le grammairien qui doit se soucier de la signification des formes linguistiques. Si, au lieu de parler en général d'une prise en considération de la signification, on parle alors, sans plus, de la prise en considération du logique ou de la logique, cela se produit *parce que, parmi les choses signifiées par nos moyens linguistiques, les jugements et les concepts qui sont au fondement des jugements*

---

humain vise avant tout à révéler principalement des jugements et des convictions, et nullement de simples représentations. Mais en ce qui concerne les représentations qui sont au fondement des jugements formulés par nos discours, elles ne sont *jamais des intuitions* (des intuitions au sens rigoureux du terme ne sont absolument pas communicables par des signes !), mais des *concepts*. Naturellement, ceux-ci sont seulement abstraits, d'une manière quelconque, à partir d'intuitions, et il se trouve aussi parmi eux, plus spécialement, des *concepts d'intuitions* (comme quand je dis : ceci que je vois, etc.).

<sup>12</sup> On ne peut se permettre ici de voir de plus près comment on peut fonder cette conception de la tâche de la logique. Il suffira d'indiquer qu'elle s'appuie sur l'exemple de tous les promoteurs importants de cette discipline.

jouent un rôle tout à fait prépondérant<sup>13</sup>. Par là, on ne nie donc nullement qu'une pleine compréhension des fonctions du langage réclame une prise en considération de la dimension affective de la vie de l'âme et, en outre, un examen du langage du point de vue où la finalité de celui-ci n'est pas de révéler des faits, mais seulement de susciter, en qualité d'outil artistique, de belles représentations<sup>14</sup>. Mais c'est seulement que l'approche « logique » — conformément au fait que la communication la plus précise et la plus aisément compréhensible possible de nos convictions, laquelle représente effectivement aussi le fondement indispensable de l'influence exercée par les résolutions et sentiments étrangers, est l'aspect le plus important des fonctions linguistiques — doit à coup sûr conserver le premier rang.

[104] Si certains exagèrent ce fait jusqu'à oublier tout autre point de vue, nous ne les approuvons pas plus que ceux qui commettent l'une des erreurs mentionnées au point 1 ou au point 2. En fait, les représentants d'une grammaire qu'on qualifiait autrefois de logique, de générale ou encore de philosophique sont tombés, d'une manière ou d'une autre, dans toutes ces méprises et erreurs, tantôt dans l'une et tantôt dans l'autre : de manière presque générale, ou bien ils ont complètement omis les questions historiques et génétiques sur le langage et les langues, ou bien ils y ont répondu de manière arbitraire et non méthodique. Ce sont les erreurs liées à cette approche logique (dans le mauvais sens) du langage qui ont alors eu pour conséquence, en réaction, cet appel passionné à l'émancipation complète de la grammaire par rapport à la logique. Seulement, le zèle passionné fut, ici comme partout, un mauvais conseiller, et il conduisit beaucoup trop loin dans la négation de ce qui avait précédé. Il y a malgré tout *un* sens du substantif « logique » et de l'adjectif « logique » — précisément celui que nous avons expliqué plus haut — dans lequel les catégories grammaticales sont plus proches des catégories logiques et de la logique que, par exemple, des catégories chimiques. Celles-ci sont soumises à la logique comme des pensées pour la formation correcte desquelles cette discipline pratique pose les règles

---

<sup>13</sup> Des représentations et des jugements sont au fondement de nos émotions et de nos résolutions volitives, et on caractérise aussi les secondes en mentionnant le contenu des premiers.

<sup>14</sup> Il peut arriver que, de ce point de vue artistique, on soumette le langage à des exigences exactement opposées au point de vue de la simple communication des pensées. Ce qui est indifférent au logicien (comme souvent ce qu'on appelle la forme interne, et que nous allons maintenant aborder de plus près) ou ce qu'il a en horreur comme étant quelque chose de gênant (comme les équivoques et les synonymies) peut être bienvenu, voire indispensable pour le poète. Une langue satisfaisant au seul idéal du logicien serait esthétiquement sans attrait et inutilisable pour le poète.

les plus élevées ; s'agissant des catégories grammaticales, par contre, on doit admettre qu'elles ont pour but — au moins principalement — d'être *l'expression et le signe des pensées*. Cependant, évaluer jusqu'à quel point elles servent cette tâche et si elles la remplissent d'une manière plus ou moins appropriée, cela ne peut pas être indifférent au linguiste au sens large, et s'il se laissait dépouiller du droit de le faire, il renoncerait du même coup à cette sphère de réflexions sur le langage qui, par sa dignité, doit être considérée comme le couronnement de toutes les autres, puisqu'elle saisit ce témoignage et cet instrument de la culture humaine du point de vue qui constitue sa plus authentique noblesse. Et si le grammairien veut répondre en profondeur à ces questions qui, par leur rang, sont les plus élevées qu'on puisse poser sur l'objet de ses recherches, il ne le pourra qu'en prenant note aussi, au moins dans ses grandes lignes, du système des pensées exprimables par le langage ; en d'autres termes, il fera bien de prendre en considération cette partie de la logique qui, comme nous l'avons déjà indiqué, renferme à titre propédeutique des considérations descriptives sur notre juger et sur les concepts qui sont au fondement de notre juger<sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Il s'agit assurément ici de veiller à ce qu'on n'accepte pas de la logique, au lieu des résultats d'une analyse correcte du penser, une description fictive de celui-ci, et qu'on ne déduise pas, à partir de *tels* caractères, des exigences qui s'imposeraient au langage avec une prétendue nécessité. C'est de cela qu'il s'agissait quand on voulut obtenir le vrai nombre et la division correcte des cas à partir de la théorie des catégories de la relation de Kant, quand on voulut reconnaître dans les modes du verbe les trois catégories de la modalité, etc. À l'erreur dénoncée plus haut — qui consiste à omettre l'ambiguïté et le caractère non planifié de nos formes linguistiques, et à les traiter comme une œuvre qui aurait pris naissance d'après le schéma du logicien et sur le fond d'une décomposition exhaustive de la structure de nos pensées — se joint encore, ici, l'emploi d'une analyse et d'une description douteuses du penser. Nous aussi saluons et réclamons par conséquent cette émancipation de la grammaire par rapport à la « fausse logique », c'est-à-dire ici par rapport à une fausse conception descriptive du penser, et nous souhaiterions seulement que ceux qui sont horrifiés par *toute* relation particulière entre logique et [105] grammaire et pour qui la grammaire, comme ils le concèdent, n'est en rapport étroit qu'avec la « psychologie », ne commettent pas eux aussi, sous ce dernier nom, une erreur essentiellement identique.

Toutefois, ici encore, il y a lieu de remarquer qu'une grande part de ce que Steinthal (cf. *ibid.*, p. 164-215) a fait valoir comme un prétendu conflit entre la logique et la grammaire et comme un argument en faveur de la complète autonomie de la seconde repose sur une description fautive du penser. L'espace manque pour le démontrer dans le détail. Remarquons seulement qu'une petite part de tout cela se rattache notoirement à la confusion de la « forme linguistique interne » et de la signification, dont nous devons maintenant traiter plus en détail. La distinction fictive de Steinthal entre deux significations de nos expressions linguistiques, dont seule l'une (à savoir justement la « forme interne », mais qui, en réalité, ne mérite pas le nom de signification) est censée concerner le grammairien, et

[105] Pourtant, nous ne voulons pas nous attarder plus longtemps sur la réfutation de cette position consistant à refuser par principe toute prise en considération particulière de la logique par la linguistique, position qui apparaît notoirement comme une réaction unilatérale à l'encontre de positions opposées tout aussi unilatérales, comme une certaine exagération qui, dans son empressement à lutter contre le faux, a aussi rejeté ce qui est correct.

II. Il est plus important de s'attarder encore sur le fait que, dans les faits, cette approche logique du langage, autrement dit la connaissance et la présentation fondamentale et systématique de la fonction de nos moyens linguistiques, est pourtant laissée en friche même chez ceux qui nous donnent un accord de principe, cela non pas parce qu'on s'occupe prioritairement du phonétique et de l'histoire phonétique (une exclusion qui se justifierait effectivement par la nécessité impérieuse d'une division du travail et par la référence au fait que la recherche phonétique doit procurer l'indispensable soubassement de toute autre recherche), mais parce que, croyant en toute bonne foi s'occuper du contenu du langage, on le confond dans une large mesure avec quelque chose qui est très différent.

J'ai en vue, ici, les phénomènes que W. von Humboldt — également sans les saisir de façon claire et conséquente dans leur vraie nature — a appelés les « formes linguistiques internes ». Une « forme interne » consiste en certaines représentations qui, suscitées par nos expressions linguistiques, ne forment pas pour autant elles-mêmes la signification de celles-ci, mais servent seulement à la susciter conformément aux lois de l'association d'idées. Le premier exemple venu de métaphore ou de métonymie — et tout langage en est rempli — montre clairement de quoi il s'agit<sup>16</sup>. Celui qui dit « trois-mâts » au lieu de « navire », [106] qui parle

---

dont l'autre concerne exclusivement le logicien, repose aussi sur la méconnaissance de la vraie nature de la « forme linguistique interne ».

<sup>16</sup> Les exemples excluront aussi une confusion qui serait encore possible si l'on s'en tient à la définition proposée plus haut. On pourrait aussi, en effet, qualifier de représentations procurant la compréhension ces représentations provisoires qu'à l'écoute d'une phrase plus longue, nous nous faisons de sa signification possible. En règle générale, elles préparent la compréhension sans pour autant coïncider tout à fait avec ce qu'on veut dire.

C'est là le signe de la supériorité d'une langue ou d'un style, si la structure et l'ordre des mots de ses phrases sont tels que l'auditeur, quand il édifie la pensée censée être suscitée en lui, est mis promptement sur la bonne voie et n'oscille pas trop longuement, perplexe, entre diverses possibilités, ou qu'il ne doit pas, à la fin, s'écarter excessivement des liaisons de pensées déjà commencées pour accomplir celle qui était visée par le locuteur. Des langues qui font tout reposer sur le dernier mot doivent certes être qualifiées, sous ce rapport, de langues dont

d'une « tache sur le pavois de l'honneur », de « se rengorger », d'un « jugement flottant », d'un « cœur endurci » ou encore de la « faible tenue de l'huile de colza » à la Bourse, celui-là, en règle générale, suscite d'abord une représentation qui n'est pas visée [*gemeint*] à proprement parler mais qui, en qualité de moyen terme de l'association, se borne à conduire à la représentation visée. Mais il en va de même dans les cas où, dans une langue quelconque, le renard a été appelé tantôt « le roux », tantôt « le rusé », quand l'homme a été appelé « celui qui pense », le frère « celui qui soutient ou qui aide », la terre « la labourée », la lune « la resplendissante », la souris « la voleuse », ou quand on nomma les métaux d'après leurs couleurs.

Dans bien des cas, celui qui parle et comprend ne réalise plus la métaphore ou la métonymie contenues dans la désignation, alors même qu'il le pourrait<sup>17</sup>. Souvent, en disant « filer un mauvais coton », « glacer d'effroi », « donner un coup de main à quelqu'un », « le débit de la parole », « le flux des pensées », etc., nous ne pensons plus à la signification originelle des mots ; de même, le locuteur allemand ne pense pas toujours, par l'expression *es gibt* « il y a », au verbe *geben* « donner », ni, dans les particules de temps *soeben*, *gerade* et *nach*, aux représentations spatiales sur lesquelles elles reposent<sup>18</sup>, ni non plus à *Blöße* « nudité » quand il dit *bloß* « simplement », etc. La forme interne s'est plus ou moins estompée, à la suite d'une inattention persistante à son égard. L'habitude a directement rétabli la sûre association du son et de la signification : il n'y a jamais à s'en plaindre du point de vue des simples finalités de compréhension et de communication, et souvent on doit même s'en féliciter<sup>19</sup>. Mais dans d'autres

---

l'organisation est moins heureuse. Mais nous n'avons pas directement en vue ces différences entre les langues et entre les styles, quand nous parlons de la « forme interne », bien qu'elles se rattachent en quelque sorte à ce que nous appelons ainsi, ou du moins à leurs différences dans le domaine syntaxique.

<sup>17</sup> Qu'en d'autres cas seul le linguiste puisse encore les reconnaître, mais aussi qu'elles soient souvent devenues indétectables pour le linguiste lui-même, ce fait est bien connu. Seul le linguiste sait aujourd'hui que le mot français *compagnon* vient de la représentation de l'acte de manger le pain ensemble, que l'allemand *verstehen* (*verstan*) vient de la représentation de l'acte de barrer le chemin (par analogie avec le grec **epistasthai**) et *tönen* de la représentation de la tension des cordes de l'instrument. Mais d'autres mots sont devenus opaques, de la « lave durcie » pour parler comme J. Grimm, même pour le linguiste.

<sup>18</sup> *Soeben*, *gerade* et *nach* rappellent respectivement les adjectifs *eben* « plan, plat », *gerade* « droit » et *nah* « proche » (N. d. T.).

<sup>19</sup> C'est le cas là où non seulement la forme interne n'est plus nécessaire pour la réalisation de la signification propre, mais où elle est plutôt devenue gênante et trompeuse. On en trouve des exemples, comme Madvig (*Kleine Schriften*, p. 202) l'a également bien mis en évidence, en particulier dans le domaine des moyens de désignation syntaxiques.

cas, il se produit encore ce dont nous avons parlé antérieurement. Au son s'attache d'abord une représentation qui n'est pas visée, mais qui doit seulement servir à procurer la signification. Elle n'est pas ce qui est désigné, mais elle est elle-même un signe, au même titre que le son<sup>20</sup>.

---

Pour ceux-ci c'est une véritable chance si, à la suite du déclin et de la disparition de la forme phonétique originelle ou de la perte de l'expression catégorématique apparentée sur le plan étymologique, la forme interne n'est plus du tout ressentie par l'usager de la langue. Cf. aussi mon *Ursprung der Sprache*, 1875, p. 114.

<sup>20</sup> Je ne peux être d'accord, quand Steinthal l'appelle le « contenu propre du langage », quand il l'appelle la « signification immédiate », quand il parle, en conséquence, d'une double signification en toute expression linguistique et veut dire par là que, dans toute expression, « deux choses sont dites », dont l'une serait précisément les représentations de la forme linguistique interne. Madvig (*ibid.*, p. 319, 344) s'oppose également à l'usage erroné qui fait qu'on appelle ces représentations « le contenu vrai et propre des mots », « leur vraie visée ». Cela ne s'accorde pas avec le fait que les susciter, en vérité, n'est pas le but, mais seulement un moyen de présentation linguistique.

Toutefois, en qualité de moyens et de signes, c'est aussi au penser *solitaire* qu'elles peuvent, tout comme le son, rendre certains services qui lui seront utiles à l'intérieur de certaines limites. Il y a un représenter [*Vorstellen*] impropre, un représenter qui procède par représentants [*durch Stellvertreter*], et la forme linguistique interne peut aussi, entre autres choses, servir en ce sens de substitut pour le concept désigné par elle. Pourtant, Steinthal a exagéré ce fait jusqu'à la démesure, en faisant en sorte que tout simplement tous les concepts aient la forme interne (ou le son linguistique) pour représentant [*vertreten werden*] devant la conscience, et en disant du concept qu'il n'est pas un [107] être psychologique (quelque chose de réel), mais un idéal logique (un idéal qui doit être). En réalité, la forme interne est elle-même un concept, mais en règle générale un concept plus proche de l'intuition, plus précisément de celle de phénomènes physiques. (Elle n'est pas, comme le voudrait le même auteur, une « intuition ». Qu'on prenne le premier exemple venu : par exemple quand « le brillant » voulait dire originellement l'or. « Brillant » n'est pas non plus une intuition, mais, tout aussi bien que l'or, un concept, qui est seulement moins complexe que le concept d'or qui, d'après son acception populaire, implique au moins encore des caractères comme une certaine sonorité, un certain poids, etc. Des intuitions, au sens rigoureux de ce mot, ne sont absolument pas — comme nous l'avons déjà souligné — communicables, et c'est pourquoi elles ne peuvent pas non plus servir de formes internes.) Maintenant, comme la forme interne doit être pensée *proprement* pour servir de substitut pour un autre contenu — car cela ne peut se poursuivre à l'infini avec le représenter symbolique ou impropre, mais cette représentation qui est un signe représentant [*stellvertretendes*] d'une autre représentation pensée improprement doit plutôt d'emblée être proprement représentée [*vorgestellt*] en elle-même —, il faut alors, déjà pour qu'il puisse y avoir en général un penser par la forme linguistique interne, qu'un penser propre de quelconques concepts soit aussi possible. Pour le moment, nous pouvons ici faire entièrement abstraction d'autres motifs qui restreignent ce penser symbolique des concepts par un substitut.

[107] Il n'est pas difficile de donner la raison pour laquelle sont nées ces composantes linguistiques très particulières. Elle réside dans le fait que les sons de la langue, pris comme des signes de nos pensées et de nos émotions, ne sont coordonnés à celles-ci ni par un mécanisme naturel, ni par une convention et un plan prémédités. Comme ils ne sont pas innés et n'ont pas pu être inventés par convention, il reste alors, pour leur formation, cette unique possibilité qu'on ait, dans tous les cas où le besoin s'en faisait sentir, choisi un signe dont on s'attendait à ce qu'il suscite spontanément la signification, soit par sa ressemblance avec ce qui était désigné, soit en vertu d'une association instituée par accident et par habitude. Mais parce qu'il n'y avait qu'un petit nombre de tels signes, on fut conduit inéluctablement, en vue d'en tirer les ressources suffisantes pour désigner l'ensemble de loin plus vaste et en continuelle croissance des contenus à exprimer, à mettre à profit non seulement la force associative immédiate de ces contenus, mais aussi, avec audace et inventivité, leur force associative médiata, aussi loin qu'elle offrait toujours des chances de se conserver<sup>21</sup>. Et l'on s'en contentait même si ce n'était le cas que d'une manière en soi vague et incertaine, qui apparaissait avoir besoin d'être très amplement secondée par le contexte, par la communauté des intérêts et des expériences entre ceux qui se font comprendre et par les circonstances particulières toutes spéciales qui favorisent la compréhension.

Tels sont le but principal et la motivation originelle de la forme interne : servir de lien associatif entre le son et la signification, et permettre au créateur de la langue d'embrasser une quantité de loin plus grande de contenus au moyen d'un nombre relativement limité de signes compréhensibles par eux-mêmes ou devenus compréhensibles par l'habitude spontanée<sup>22</sup>. Celui

---

<sup>21</sup> Nous observons la même chose aujourd'hui encore, où toujours une compréhension mutuelle, dans des circonstances similaires à celles données lors de la première formation du langage, devient nécessaire. J'ai un jour entendu, dans un hôtel, un Français faire remarquer : « Cette soupe fait très été. » Les enfants se livrent de la même façon à des usages métaphoriques et métonymiques audacieux avec le stock limité de signes qu'ils se sont en partie façonnés eux-mêmes, et en partie appropriés en puisant dans la langue des adultes.

<sup>22</sup> Par la suite, elle fut aussi utilisée pour rehausser la beauté de notre vie représentative et le contentement esthétique s'y rattachant. Elle devint un moyen pour la technique du poète et du peintre. Cf., sur ce point, mon écrit *Die Frage nach der geschichtlichen Entwicklung des Farbennetzes*, 1879, 11, Appendice ; *Über Befähigung und Berechtigung der Poesie zur Schilderung von Farben und [108] Formen*, p. 141 suiv., et le troisième article « Über subjectlose Sätze... », dans la *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, VIII, 3, p. 294 suiv.

Que ce soient des moyens tout à fait apparentés et même souvent exactement les mêmes moyens qui servent à amener la compréhension et l'élévation esthétique de la vie représentative par le langage, ce fait a souvent été

qui a reconnu cette véritable origine du phénomène [108] voit donc aussi immédiatement qu'en fait de loi générale sur la nature de ce phénomène, *la* seule chose qu'on puisse énoncer est que toute représentation qui est plus facilement et plus commodément reproductible que le contenu à exprimer peut être choisie comme forme interne, pour peu qu'elle soit de nature à procurer de quelque manière que ce soit, même encore très indirectement, la pensée au contenu à exprimer, que ce soit en général ou en certaines circonstances spéciales, et même les plus spéciales où la communication a lieu. Et, naturellement, ces circonstances devenaient donc, de la façon la plus diversifiée, déterminantes pour la saisie d'une forme parmi plusieurs autres en soi possibles.

Au stade du langage exclusivement ou majoritairement imitatif, par exemple, la circonstance décisive était avant tout de savoir quels traits étaient, facilement et commodément, susceptibles d'être imités de manière compréhensible, et évidemment différents traits l'étaient,

---

ressenti par les linguistes. Il suffit de comparer, entre autres, avec Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 4<sup>e</sup> éd., p. 100, III. De même, M. Müller a, en ce sens, autrefois imputé opportunément la formation du langage à l'efficacité d'une force créative poétique (*a poetical fiat*). À une époque plus récente, suivant malheureusement l'exemple de Noiré, il s'est mis à renier cette pensée inspirée par la saine observation, au profit d'une théorie se voulant philosophique de l'évolution conceptuelle, qui repose sur une complète confusion de la forme linguistique interne avec la pensée exprimée.

Ce qui a été dit n'exclut pas que l'on fasse pourtant une différence — comme M. Müller l'a aussi fait précédemment — entre les métaphores (et métonymies) de la création linguistique primitive et celles du poète (entre les *radical metaphers* et les *poetical metaphers*). Au contraire, il y a bien une telle différence, justement, déjà dans le fait que — comme nous le disons — les unes servent le besoin et les autres l'ornement, et que les visées de celui qui les a choisies étaient dirigées dans un cas vers la simple *compréhensibilité*, dans l'autre vers *l'embellissement des représentations suscitées*. Dans les métaphores que le poète appelle à l'aide pour ses propres buts (et la même chose vaut naturellement pour les métonymies au sens le plus large), il y a aussi, ou bien il doit y avoir de la signification originelle et de la signification figurée constamment l'une à côté de l'autre dans la conscience ; dans les métaphores du créateur de la langue, la première peut disparaître et céder la place à l'association par habitude. Mais il s'agit d'une véritable *transposition* — et c'est là l'essentiel — dans l'un et l'autre cas. La différence entre la signification originelle et la signification transposée peut être ressentie une fois plus abruptement, une autre fois moins nettement ; mais là où le caractère de conscience ferait totalement défaut à l'équivoque, nous n'aurions justement pas du tout affaire à quelque chose d'apparenté au *poetical fiat*, ni à une métaphore ou à une métonymie, mais seulement à une confusion plus ou moins grossière. Celui qui, dans *cette* optique, veut établir une différence de principe entre les *radical metaphers* et les *poetical metaphers*, et qui, dans les premières, considère que le créateur *identifie* l'image ou la forme linguistique interne à la signification, celui-là se contredit en parlant pourtant, par là, de la création d'une métaphore, de quelque chose d'apparenté à la poésie, etc.

selon que le son ou le geste servait de moyen d'expression, et selon d'autres circonstances du moment.

Parlant pour l'ouïe, on désigne peut-être les chats en imitant leur *miaou*, et pour la vue, en imitant la manière dont ils se nettoient le visage avec la patte, puisqu'on ne peut les copier de cette manière dans leur totalité.

Pour susciter la représentation d'un être féminin, un sourd-muet fait volontiers, aujourd'hui, le geste d'attacher ensemble deux rubans de chapeau imaginaires sous son menton ; en [109] d'autres circonstances, il se peut que cette image ne lui vienne pas à l'esprit et qu'il saisisse quelque autre trait parmi ceux caractérisables par des gestes. Et c'est ainsi que les dialectes de la langue gestuelle nés en des circonstances différentes présentent donc aussi, pour un même contenu, tout aussi bien que différentes formes externes, différentes formes internes de leurs désignations.

Il en a été de façon analogue dans le domaine des désignations sonores conventionnelles. Selon les possibilités, on employa ce qui, parmi les signes de cette sorte qui étaient déjà compréhensibles, était d'emblée disponible, autrement dit on partit de cette sphère représentative qui était déjà conquise pour la désignation, et cela dépendit, pour une bonne part, du choix de l'aspect ou du rapport sous lequel le nouveau contenu à exprimer était saisi par le langage, ou du choix de l'association médiate par laquelle la nouvelle signification était rattachée au matériau sonore. Mais quelle était cette sphère représentative, cela ne se détermine pas simplement en fonction du fait que tels concepts plutôt que tels autres étaient abstraits en premier lieu (bien que cela aussi, naturellement, ait une influence<sup>23</sup>), ni exclusivement suivant le fait qu'on avait d'abord un intérêt pressant à révéler tels contenus plutôt que tels autres (car on pouvait aussi satisfaire ce besoin, tant bien que mal, par des *gestes* expressifs), mais par le but en vue duquel, justement le plus aisément possible, des signes de cette sorte tels que les mots de notre langue — des sons conventionnels qui, pourtant, ne sont pas devenus compréhensibles par une convention — pouvaient se développer et acquérir droit de cité. Et cela, c'étaient des contenus de phénomènes physiques, en particulier ceux qui sont tirés d'intuitions visuelles. À leur propos, en effet, une compréhension mutuelle était plus facilement réalisable *du fait* qu'ils *étaient accessibles à une*

---

<sup>23</sup> Et c'est pourquoi on peut énoncer ceci comme une règle : la forme interne sera, en général, un concept moins abstrait que le concept à désigner.

*observation commune et, en règle générale, durable*<sup>24</sup>. Souvent, un tel objet à désigner était déjà devenu un objet d'attention commune ; sinon, l'acte de remarquer pouvait aisément être dirigé vers lui par un geste imitatif ou indicatif. En de telles circonstances, maints signes sonores pouvaient être compris qui, sans cette aide de circonstances propices, seraient restés incompréhensibles. Avec tout cela s'accorde donc aussi le fait qu'en réalité les sons-racines de nos langues expriment des concepts qui sont abstraits d'intuitions de phénomènes physiques, et en particulier des concepts abstraits de perceptions visuelles. Il était inévitable que ces *prima appellata* soient utilisés comme formes internes pour d'innombrables nouveaux moyens de désignation, que — comme le montre l'étymologie — ces toutes premières désignations pour le sensible et tout spécialement pour le visible soient transposées<sup>25</sup>, par des procédés métaphoriques et métonymiques extrêmement variés, à d'autres contenus qui appartiennent à d'autres domaines sensibles ou qui ne sont nullement perceptibles par les sens, mais seulement accessibles à l'expérience interne.

Que dans les langues les plus différentes les expressions pour le psychique, aussi loin qu'on puisse encore connaître leur origine, soient tirées du physique, [110] ce fait a déjà souvent été souligné, et on en a déduit que les concepts des processus de la vie interne n'étaient nés qu'après la formation de ces autres concepts utilisés pour le physique que nous voyons servir de formes internes pour leur désignation. Je ne peux tenir ce raisonnement pour justifié. Qui nous garantit, en effet, qu'on ne nommait pas déjà auparavant des états psychiques par des gestes, en partie par des gestes qui présentaient imitativement le cours très particulier de ces états psychiques (nos désignations verbales pour des processus psychiques ont souvent aussi pour forme interne la représentation de mouvements ressentis comme analogues à ces états — nous parlons d'inclination et d'aversion, d'acquiescement et de rejet, de jugement oscillant, etc.), et en partie par des gestes qui copiaient de quelque manière les extériorisations non arbitraires liées aux états

---

<sup>24</sup> Madvig met aussi en évidence combien « la confirmation de la communauté des représentations au moyen de leurs objets présents sensiblement » était importante pour la compréhension mutuelle primitive (*ibid.*, p. 72 et *passim*), et c'est pourquoi il considère aussi que toutes les désignations employées pour le non-sensible reposent sur l'expression employée pour ce qu'on peut prouver sensiblement.

<sup>25</sup> Je traduis *Übertragung* et le participe *übertragen* — utilisés par Marty comme appellations communes pour les métaphores, métonymies et synecdoques — respectivement par « transposition » et par « transposé » ou « figuré » (N. d. T.).

psychiques (les mouvements expressifs instinctifs<sup>26</sup>) et les comportements appropriés auxquels ils incitent ? Seule la désignation au moyen de sons conventionnels était reportée à plus tard ; elle fut, pour les raisons données ci-dessus, devancée par la formation de noms utilisés pour le sensible et en particulier pour le visible, et elle s'appuya alors naturellement sur ceux-ci, les transposant vers le psychique par des métaphores et métonymies audacieuses, tout comme l'étaient et le sont aussi les gestes décrits plus haut<sup>27</sup>.

---

<sup>26</sup> Qu'on songe encore aux verbes allemands *erschrecken* « effrayer » et (*sich*) *entsetzen* « (se) choquer » (qui voulaient dire originellement : sursauter, tressauter), *zittern* « tressaillir », *beben* « frémir », *entzückt sein* « être ravi », *jubeln* « jubiler », *jauchzen über etwas* « exulter pour quelque chose », *beweinen* « regretter », *bejammern* « déplorer », etc. [*Jubeln* et *jauchzen* signifiaient originellement « pousser un cri de joie », *beweinen* et *bejammern* « pousser un cri de douleur », N. d. T.]

<sup>27</sup> Si l'on peut bien concéder qu'en gros, la réflexion s'est dirigée vers le monde physique avant de se diriger vers notre vie interne, il est pourtant tout aussi vrai, d'autre part, que la conception de la nature qu'avait l'homme primitif était, tout comme aujourd'hui encore celle de l'enfant, une conception vitaliste. Mais cela ne s'accorde pas avec un épanouissement de l'intelligence dans des concepts de figures, de couleurs, de mouvements, de sons, etc. ; cela implique la possession de quelconques concepts du psychique — fussent-ils vagues et flous — comme les concepts de plaisir et de peine, d'amour et de haine, etc. Bien sûr, il ne s'agissait, d'abord et pour un long moment, que de distinctions grossières de cette sorte et des chétifs débuts d'une classification psychologique. Beaucoup et même la plupart des choses apparaissant comme liées étaient identifiées, et la plus grosse part de ce qui se rapporte, en tant que cause ou effet, à un état, était confondu avec lui. Dans toutes ces questions, il ne faut pas non plus omettre ceci : c'est une chose de penser un concept, et c'en est une autre d'être en mesure d'en rendre compte à soi-même et aux autres. Au second sens, même des psychologues renommés échouent souvent à distinguer différents éléments du psychique entre eux, ainsi qu'à les distinguer du physique qui est leur contenu. Tout comme un tel échoue aussi à analyser et à formuler un raisonnement qu'il a tiré tout à fait correctement et qu'il a laissé diriger le cours de ses pensées.

Ce n'est pas non plus le lieu ici d'aborder la question de savoir si et comment on en est venu à la pensée d'un *support* incorporel de nos états psychiques. L'amour et la haine, la crainte et l'espoir s'offrent comme des objets d'expérience de la réflexion la plus primitive, mais non leur support incorporel.

De même qu'on a conclu erronément, à partir des faits de la recherche étymologique, que les concepts du psychique étaient intervenus tous ensemble relativement tard, de même L. Geiger, parce que les phénomènes du sens visuel ou, comme il le croyait, spécialement les mouvements des corps humains et animaux, sont prépondérants parmi les *prima appellata*, est allé jusqu'à en déduire que ce sont justement ces concepts qui avaient été, ni plus ni moins, les premiers à apparaître. Ce raisonnement n'est pas justifié non plus. On peut certes concéder, de manière générale, que le sens visuel, par la grande richesse de contenus bien différenciables et si diversement cohérents avec nos besoins pratiques, attirera dans une mesure prééminente l'attention s'éveillant et la capacité de distinction de l'homme. Mais

[111] Fr. Bechtel donne de beaux exemples à l'appui de ce qui a été dit précédemment de la forme linguistique interne dans son intéressant livre *Sur les désignations des perceptions sensibles dans les langues indo-européennes*<sup>28</sup>, spécialement à partir du domaine des désignations que nous utilisons pour les sensations et leurs contenus. Il en arrive, dans ce livre, au résultat selon lequel « tous les verbes du sentir, du goût, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue n'énoncent absolument rien au sujet de la perception comme telle », selon lequel « on fait complètement abstraction de cette perception pour nommer, au lieu de la perception elle-même, l'activité d'où suit la perception<sup>29</sup> ou qui est objet de perception<sup>30</sup> ». Les désignations pour le sentir sont, d'après lui, tirées du toucher ou de la palpation, celles pour le goût sont tirées de l'écoulement, celles pour l'odorat de l'acte de goûter, de fumer ou de souffler, les désignations pour l'ouïe sont souvent tirées des sons, celles pour la vision, de l'éclat et de la clarté.

Je laisse en suspens la question de savoir si Bechtel a apporté la preuve complète que — comme on devrait le dire de manière un peu plus exacte — les désignations utilisées pour les activités sensorielles dans l'ensemble des langues indo-européennes ont pour forme interne en partie la représentation des mouvements corporels qui occasionnent ou accompagnent la perception, et en partie celle des objets par lesquels la perception est stimulée, donc que toutes ces formes internes sont métonymiques et qu'aucune d'elles n'est métaphorique<sup>31</sup>. Bien sûr, il

---

celui qui, avec Geiger, tient sans plus les *prima appellata* pour les *prima cogitata* omet que penser et révéler une pensée, ce n'est pas la même chose, et [111] que toute révélation n'a pas nécessairement été la formulation d'un signe sonore conventionnel comme nous en voyons dans les racines linguistiques. Nos enfants aussi, pendant leur croissance, saisissent maints concepts avant de savoir les désigner par des sons. Et même il n'est pas tout à fait déraisonnable de se rappeler que nul n'est spirituel dans une langue étrangère, parce que le manque d'une pleine maîtrise de la langue oblige le locuteur à se limiter à la formulation du strict nécessaire et à renoncer à dire beaucoup de bonnes choses, ou bien à les dire d'une manière qui l'offusquerait.

<sup>28</sup> F. Bechtel, *Über die Bezeichnungen der sinnlichen Wahrnehmungen in den indogermanischen Sprachen. Ein Beitrag zur Bedeutungsgeschichte*, Weimar, 1879 (N. d. T.).

<sup>29</sup> Tout comme aussi, toujours en allemand, la désignation *blicken* « regarder », qui se rapporte donc à un processus occasionnant un voir, procure une expression utilisée pour le voir lui-même.

<sup>30</sup> Tout comme le Latin, par exemple, dit *lumina* pour les yeux (ce en quoi on peut certes aussi penser directement au caractère brillant et éclatant de cet organe). À l'inverse, des choses brillantes deviennent volontiers des choses qui regardent, un lac est nommé l'œil sur le visage d'un paysage, etc.

<sup>31</sup> Elles seraient métaphoriques, par exemple, dans le cas où la vue ou l'ouïe seraient désignées par l'expression utilisée pour un processus corporel qui serait ressenti comme analogue à ces activités psychiques, comme

ressort de ses recherches minutieuses qu'un *grand nombre* des désignations en cause sont du type susmentionné, et le résultat en est, sans aucun doute, une contribution précieuse à une théorie, encore à faire, de l'évolution des désignations ou des lois de la forme linguistique interne. Pourtant, je ne puis trouver tout à fait suffisante l'*explication* que donne du fait le savant auteur. Il la croit donnée sans ambages dans cette proposition qu'il semble tenir pour allant de soi : le langage ne peut désigner que du sensible (et le non-sensible au moins seulement « pour autant qu'il résulte d'une transformation du sensible »), mais la sensation est quelque chose de non sensible, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas perceptible par les sens. Seulement, à mon avis, il ne s'agit pas de savoir ce que nos signes sonores conventionnels [112] en général peuvent désigner — car nous avons bien compris, de manière détournée, tout ce qui peut être désigné par eux —, mais de savoir quels concepts ont pu trouver *d'abord* et *le plus aisément* en eux une expression, et ont ensuite rendu le plus grand service en tant qu'outils des associations médiates, en tant que formes linguistiques internes. Et ici Bechtel livre lui-même d'intéressantes données montrant que tous les concepts du sensible n'étaient pas tels, ou qu'ils ne l'étaient pas tous au même degré. Le son, le goût, l'odeur sont aussi quelque chose de sensible, et pourtant les investigations du chercheur cité nous montrent que les noms des sons, par exemple, soit sont tirés de la cause du son, de la tension de la corde de l'instrument ou du fait de se mouvoir en tournoyant, de sauter, de craquer, de souffler, de frapper, soit renferment une indication sur la manière dont on se figurait en image le surgissement du son, comme un épanchement ou comme l'envoi d'une flèche<sup>32</sup>, etc. Bref, il ressort des propres indications de Bechtel que les désignations utilisées pour le son ont pour formes internes des représentations du sens visuel, et en particulier des représentations par rapport auxquelles, pour les raisons indiquées précédemment, il était possible de se faire comprendre le plus aisément.

---

l'orientation corporelle vers quelque chose serait ressentie comme analogue à la reconnaissance et à l'amour. Quand le voir est désigné par « acuité, pénétration » (ind.-eur. *ak*), la perception ne devrait-elle pas ici être elle-même directement saisie en image comme une pénétration, et de même aussi quand nous parlons, aujourd'hui encore, du regard d'aigle qui *pénètre* le lointain (comme nous parlons de l'entendement du chercheur, qui pénètre au plus profond d'un problème) ? De même, quand le sourd-muet désigne le voir en écartant les doigts en forme de V, cela peut être une mise en image directe du voir.

<sup>32</sup> On pourrait aussi (et ce serait peut-être meilleur) dire qu'ici *l'écoulement du son*, sa durée et son évanouissement, est dépeint au moyen d'une analogie tirée d'intuitions du sens visuel.

Pour autant que les représentations de la forme interne, et spécialement celles des noms, engendrent simplement la compréhension — et c'est là, comme on l'a déjà remarqué précédemment, leur but primaire et originel : ce n'est que secondairement qu'elles sont devenues, d'éléments architectoniques constructifs, des éléments décoratifs —, on peut les comparer avantagusement aux définitions périphrastiques. Ces dernières, en effet, ne nous indiquent pas non plus la signification du nom à définir directement, mais elles suscitent d'abord certaines représentations auxiliaires qui sont de nature à conduire à cette signification, et c'est pourquoi elles s'apparentent à des devinettes, à ceci près qu'ici ce n'est pas la difficulté, mais la facilité la plus grande possible de la solution correcte qui est visée et qui est un avantage. La définition circonscriptive donne un nom tantôt à un *proprium* du concept en question, tantôt à son genre, tantôt à ses espèces ou en général à des exemples de ce concept, elle indique des analogies non équivoques ou des oppositions, elle indique des causes, des effets de l'objet visé ou quelque autre corrélat déterminé de cet objet, mais souvent elle fait aussi valoir simplement une relation accidentelle du concept, laquelle ne donne au locuteur les éclaircissements souhaités que dans les circonstances exactes du moment<sup>33</sup>. Il en serait ainsi, par exemple, si quelqu'un expliquait le sens d'un nom de couleur en indiquant que la couleur en question est celle d'un meuble ou d'un vêtement qu'il trouve autour de lui<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> Marty emploie indistinctement l'expression *circumscriptive Definition* et son calque allemand *umschreibende Definition* « définition périphrastique ». Sur cette notion de définition périphrastique, cf. A. Marty, « Über subjectlose Sätze und das Verhältniss der Grammatik zu Logik und Psychologie », 6<sup>e</sup> art., dans *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, XIX/1 (1895), p. 37 : « On donne une définition au sens strict quand on explique un nom moins compréhensible par un nom plus compréhensible *de même signification*. C'est en vérité une explication nominale, rien de plus. [...] En un sens moins strict, on appelle aussi définitions ces explications nominales qui rendent distinct un concept en donnant non pas son contenu propre, mais celui d'un autre concept qui est un *proprium* du premier, ou dont l'objet se rapporte comme une cause ou un effet au premier, etc. En un tel cas, ce qu'on appelle ici une définition ne contient pas proprement le concept à définir, mais un autre concept qui est cependant approprié pour mener au premier du fait qu'il entretient avec lui un certain rapport qui peut être indiqué exactement. Pourtant, ce ne sont que des définitions en un sens moins propre, pour ainsi dire des définitions périphrastiques (*umschreibende*). La définition stricte, en revanche, ne fait que désigner par d'autres mots plus compréhensibles exactement le même concept que le nom à définir, et elle est nécessairement et essentiellement, en ce sens, une *tautologie*. » Merci à Denis Fisette, à qui je dois cette référence (N. d. T.).

<sup>34</sup> À cela s'apparente très fréquemment la désignation des *infimae species* dans les nomenclatures botanique et zoologique, du moins en ce qui concerne la partie plus spéciale de ces noms qui sont, en règle générale, binaires. Ce

[113] Exactement de la même manière, c'est selon les circonstances qu'on choisit comme forme interne tout trait censé servir, par une quelconque relation à quelque chose à exprimer, de lien associatif pour celui-ci<sup>35</sup>. On a souvent dit : « Le langage n'exprime jamais quelque chose complètement, mais partout il fait seulement ressortir le caractère le plus saillant ou lui apparaissant comme le plus saillant. Trouver ce caractère est affaire d'étymologie. » Si cette remarque doit s'accorder avec les faits, alors on ne peut manifestement pas toujours comprendre par « caractère » une partie ou un moment du concept à désigner, ni nécessairement un *proprium* (c'est-à-dire un autre concept accompagnant le premier selon une règle, donc de même extension que le premier), mais seulement une représentation qui se tient avec ce concept dans quelque liaison soit plus constante, soit aussi seulement passagère, de telle manière qu'elle a le pouvoir, à tout le moins dans les circonstances exactes données, de susciter associativement le concept. Et en ce qui concerne la propriété d'être saillant, on ne peut vouloir dire que le trait saisi comme forme interne devrait être un trait qui, *en soi*, attire sur soi l'attention avant tous les autres, mais il suffit qu'il le fasse du point de vue de celui qui cherche des moyens de désignation ou en

---

son en réalité les caractères propres de l'*infima species* en question qui forment la signification de *viola palustris*, *ulex Europaeus*, *artemisia vulgaris*, *narcissus poeticus*. C'est à cette signification que doit être conduit celui à qui de tels caractères sont connus par expérience ou par un enseignement reçu. Seulement, comme Mill l'a déjà fait remarquer, le nom ne l'indique pas lui-même. Si je divise les feuilles en feuilles lancéolées, ovales, dentelées, etc., ces épithètes disent assez directement ce qu'elles signifient. Mais il en va tout autrement de *palustris* et d'*Europaeus* dans le cas ci-dessus. Quelqu'un à qui les caractères de la classe *viola palustris* sont totalement inconnus et qui, pour cette raison, ne comprend pas la signification propre de ce nom de classe, peut aussi avoir la représentation que suscite d'emblée *palustris*. De manière tout à fait analogue [113] à celle dont je définis *rouge* périphrastiquement comme étant la couleur de la plus basse fréquence ; même un daltonien protanope de naissance peut se former la seconde représentation. Mais il en est ainsi également si une langue quelconque a nommé le cheval « le rapide », le serpent « le rampant », l'éléphant « celui qui a deux dents », et l'or « le brillant ». Le concept proprement visé n'était pas la représentation du rapide ou du brillant, mais un concept plus complexe pour lequel ces représentations plus simples formaient seulement un substitut et un intermédiaire, et pour lequel, justement pour cette raison, on rencontre souvent dans la même langue différents intermédiaires de ce type, tirés tantôt d'un trait et tantôt d'un autre.

<sup>35</sup> On peut aisément mettre en parallèle la division usuelle des différents cas d'usage figuré de mots (métaphore, métonymie, synecdoque) avec les différents moyens employés pour la définition circonscriptive, et de même l'ancienne division des **homōnuma** en **homōnuma kat'analogian** (= par similitude ou par proportionnalité) et en **homōnuma pros hen** (= par relation — comme quand on qualifie de « sain », de « triste » ce qui est la cause, le signe de la santé, de la tristesse, etc.).

référence pratique à la sphère des moyens justement disponibles à cette fin. Certes, un « caractère » qui a en lui-même du poids et qui fait une impression durable, *les circonstances étant égales par ailleurs*, sera apte avant d'autres à servir de forme interne ; car, pour cette raison, il sera lui-même ainsi que tout ce qui s'y rattache plus aisément reproductible. Mais en outre, comme nous l'avons expliqué précédemment, les circonstances spéciales, individuelles où a lieu la compréhension mutuelle et les moyens utilisés à cette fin entrent grandement en ligne de compte.

Cependant, si le choix de la forme linguistique interne s'apparente diversement, sur les points indiqués, à celui d'une définition circonscriptive, il s'en distingue néanmoins par le fait qu'on crée des mots sans réfléchir et sans planifier, en y apportant peu de soin. Celui qui donne, de manière réfléchie et prudente, une définition périphrastique veille à ce que son indication sur la signification en question soit (au moins dans les circonstances données, mais si possible aussi en en faisant abstraction) une indication infaillible, et que les représentations offertes dans la définition soient donc (au moins *hic et nunc*) convertibles avec l'indication à susciter. [114] Cela ne vaut pas toujours pour la forme interne des langues vulgaires<sup>36</sup>, parce que celui qui cherche, parmi les matériaux linguistiques disponibles, la désignation pour une nouvelle représentation se contente moins anxieusement de la plus lâche connexion que lui offrent l'expérience et l'imagination, et qu'une faveur peut-être inattendue des circonstances donne aussi souvent droit de cité au signe le plus équivoque et le plus inadéquat de cette espèce.

De plus, celui qui définit distingue *expressément* les représentations auxiliaires qu'il appelle à son secours du concept à définir, et il donne un nom à la relation qu'elles ont avec lui. La création populaire de mots, par contre, abandonne cela au complément fourni par le contexte, et fait apparemment passer ce qui n'est que métaphore ou métonymie pour la signification elle-même. En conséquence, alors qu'une règle de la définition circonscriptive dit qu'un corrélatif est fréquemment éclairci par le fait qu'on indique l'autre corrélatif et la relation particulière les

---

<sup>36</sup> Il arrive parfois que, dès sa naissance, elle ne soit pas une indication non équivoque sur la signification. Mais elle devient encore plus vague une fois détachée des circonstances spéciales de sa naissance et de sa réception. Ce manque de convertibilité avec le concept désigné est *aussi* une raison pour laquelle, dans une large mesure, elle ne pourrait faire fonction de « représentant » [*Stellvertreter*] de ce concept sans que cela ne cause de grands dommages. Là où un penser par substituts doit être possible sans préjudice, ces substituts doivent être et rester rigoureusement convertibles avec ce dont ils sont les représentants [*mit dem Vertretenen*].

unissant, la loi correspondante de la formation linguistique dit tout simplement ceci : des corrélatifs reçoivent fréquemment le même nom<sup>37</sup>. Ainsi, de même qu'on peut appeler la métaphore une comparaison abrégée, on peut nommer la métonymie comme la synecdoque, de manière générale, une *définition périphrastique abrégée* ou une tentative de définition périphrastique. Or, ce procédé d'insouciante abréviation a aussi contribué à ce que beaucoup confondent la forme interne avec la signification, et c'est justement cette confusion qui fit dépérir de manière regrettable l'étude de la seconde même chez ceux qui, en toute bonne foi, croyaient s'y livrer.

Cette confusion apparaît, tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, chez différents linguistes et philosophes du langage renommés, et c'est pourquoi nous ne donnerons dans la suite qu'un petit nombre d'exemples saillants.

1. Avant tout, nous la rencontrons chez W. von Humboldt, quand il appelle « vision du monde » la forme linguistique interne. Car ce qui mérite proprement ce nom, ce sont plutôt les classifications des choses et leurs conceptions conceptuelles consignées dans la langue. La somme des significations de nos noms et énoncés représente réellement la vision du monde du peuple qui parle la langue, et c'est avec raison qu'on a dit qu'avec la langue, l'enfant apprend la philosophie populaire de son époque. Toute langue est un ensemble d'instructions pour la formation de concepts et pour la classification, et aucune ne l'est tout à fait de la même manière que l'autre. En toute langue vit une pensée ou une conception quelque peu différente des choses<sup>38</sup>. Mais de cet héritage qui revient [115] à toute personne qui a grandi dans la langue, et qui peut être extrêmement différent dans les idiomes de peuples se situant à des degrés très différents de l'évolution intellectuelle, on doit bien distinguer l'héritage des formes linguistiques internes, lequel, comme des restes du chrysalide sur le papillon, s'attache aux moyens linguistiques qui ont été transmis. Si l'on appelle *cela* aussi un penser particulier, différent d'un

---

<sup>37</sup> Qu'on pense à « sentir » pour « diffuser une odeur » et « percevoir une odeur » ; à l'allemand *sehen* « voir » pour « être vu » (dans *aussehen*), et à mille cas semblables.

<sup>38</sup> De là une difficulté de la traduction, même là où l'ornement poétique n'est pas en jeu. Des langues différentes marquent par exemple des synthèses conceptuelles différentes par des noms simples, selon que ces synthèses ont justement été favorisées par telle ou telle orientation particulière des expériences et de l'intérêt théorique et pratique. Cela oblige souvent le traducteur à faire de fastidieuses périphrases ou à renoncer à restituer de manière pleinement adéquate le concept donné dans le texte original. [115] Mais c'est quelque chose d'autre que la disparité de la forme interne des langues concernées.

endroit à l'autre, qui vivrait dans les différentes langues, si l'on dit en rapport *avec cela* que différentes langues présentent des conceptions toutes différentes, alors « penser » et « concevoir » ont ici un tout autre sens que tout à l'heure. Ce ne sont pas les concepts et jugements signifiés par les moyens linguistiques, ni des conceptions au sens de classifications et d'interprétations prises au sérieux, théoriques ou pratiques, des objets de la part du chercheur ou du praticien qui aspirent à la vérité, mais un penser au sens d'une particularité du jeu de l'imagination, d'une exploitation très particulière des lois de l'association d'idées en partie afin d'amener la compréhension, et en partie pour produire un ornement esthétiquement plaisant dans la présentation linguistique — donc un concevoir et un subsumer qui se fait au moyen de l'imagination, une « vision du monde » dans le même sens (ou dans un sens apparenté) où l'on parle de vision du monde à propos du poète et du conteur, de celui qui invente des devinettes ou qui crée des comparaisons pleines d'esprit<sup>39</sup>. Bref, il y a toujours aussi dans les différentes langues, à côté de nombreux moyens d'expression qui ne coïncident nullement par la signification, des synonymes plus ou moins stricts et complets, dont les différences résident entièrement dans la forme externe ou interne, non dans la pensée exprimée, et cela ne pouvait que reposer sur une confusion de celle-ci avec les représentations de la forme interne, quand on a nié et affirmé ceci : toute langue « est un monde conceptuel particulier » dans la mesure où, déjà par égard pour la diversité des significations, on ne peut rien trouver qui soit commun à toutes les langues, ni entreprendre aucune tentative visant à élaborer ce qu'on appelle une grammaire générale<sup>40</sup>.

Naturellement, la même confusion se présente aussi quand on a méconnu la présence de synonymes stricts dans une même langue et qu'on n'a pas remarqué qu'il y a ici aussi une **poluōnumia** au double sens du mot. Humboldt interprète le phénomène qui veut qu'en sanskrit l'éléphant s'appelle tantôt « celui qui a deux dents », tantôt « celui qui boit deux fois », tantôt « celui qui est doté d'une main », au sens où ici, c'est certes le même objet qui serait nommé,

---

<sup>39</sup> Le style dépouillé et le style vivant, poétique, expriment *la même chose*, les mêmes concepts et les mêmes vérités théoriques ou pratiques, mais le second le fait de manière plus attrayante grâce à des moyens de présentation heureusement choisis, et à ceux-ci appartient principalement la forme interne. La diversité *de cette dernière* dans des langues différentes est la raison pour laquelle la traduction est si difficile lorsqu'il s'agit d'œuvres poétiques et, de manière générale, dans le domaine du style spirituel et orné.

<sup>40</sup> Ainsi Steinthal dans un article contre Pott, *Zeitschrift für Völkerpsychologie*, I, p. 295 suiv. : « C'est à peine s'il y a dans une langue un mot ou une forme qui serait pleinement identique par la signification à un mot ou à une forme d'une autre langue. » P. 299, cf. aussi p. 326 et *passim*.

mais où il serait désigné par de nombreux concepts différents. Cela ne me semble pas être l'explicitation correcte et univoque du fait cité. En vérité, ce n'est pas seulement le même objet qui est désigné ici, mais aussi le même concept. Il en est tout autrement quand nous nommons le même objet tantôt de manière indéterminée comme [116] un animal, tantôt de manière plus déterminée comme un chien, ou plus précisément encore comme un barbet. Là, c'est certes la même chose (un animal déterminé) qui est nommée, mais par l'intermédiaire de différents concepts et donc par des noms de significations différentes. Les noms nomment la même chose, mais ils signifient quelque chose de différent (différents concepts) et ne sont pas synonymes. Par contre, dans le cas précédent, ils ne se bornent pas à nommer la même chose, mais ils signifient aussi la même chose. Ils suscitent le même concept et choisissent seulement des moyens différents, des habillages métonymiques distincts, pour y conduire<sup>41</sup>. Il n'en va pas autrement que

---

<sup>41</sup> Noiré, qui confond aussi ces deux faits, reproche à la logique aristotélicienne d'avoir tenu erronément les noms pour des signes des choses, alors qu'ils seraient plutôt des signes de nos concepts ou de nos conceptions des choses, ce qui n'a pu être reconnu, selon lui, que par la philosophie moderne (*Die Lehre Kants und der Ursprung der Vernunft*, 1882, p. 368).

En vérité, les partisans de la logique aristotélicienne, en dépit de leur principe « *vocabula sunt notae rerum* », n'ont pas méconnu le fait que les noms, en un certain sens, sont aussi des signes de nos concepts. C'est même leur doctrine : les noms sont plus directement des signes de choses, et seulement indirectement et médiatement des signes de concepts. Les noms — la logique aristotélicienne voyait tout à fait clair sur ce point — peuvent être nommés des signes de quelque chose en plusieurs sens, à savoir en un double sens, en tant qu'ils le *signifient* ou en tant qu'ils le *nomment*. La seconde fonction se fait par l'intermédiaire de la première. Les noms sont des signes de nos concepts ou de nos représentations, en tant qu'ils les suscitent en nous. Prononcer un nom, c'est là un moyen de faire naître chez l'auditeur un certain concept, et c'est pourquoi on nomme celui-ci la *signification* ou le sens du nom. Un complexe sonore qui ne suscite aucun concept est pour nous « dépourvu de sens » ; ceux qui éveillent le même concept sont qualifiés de synonymes. Toutefois, si on demande ce que *nomme* le nom, alors ce n'est pas le concept ou la représentation, mais leur objet, ce qui, mettons, leur correspond en réalité. Mais c'est seulement *mediantibus conceptibus*, comme l'ancienne logique le disait avec raison, que les objets sont nommés par les sons de notre langue, à savoir *par l'intermédiaire des concepts* et comme ce en tant que quoi les concepts les conçoivent.

Le principe « *vocabula sunt notae rerum* » a ce sens et nul autre, et celui qui l'interprète correctement n'a rien à lui reprocher. Le fait qu'*un objet* puisse recevoir une dénomination multiple par l'intermédiaire de concepts différents — et plus ou moins complets — est donc connu depuis longtemps. Ce qui est nouveau, c'est qu'on le confond avec le fait, tout différent, que souvent *un même concept* reçoit une expression sonore par l'intermédiaire de formes internes différentes, et on ne veillera jamais assez à éviter et à exclure cette confusion. Pour ne pas y prêter, j'aimerais par exemple ne pas non plus appeler la forme interne, avec Pott, le « fondement de la dénomination »,

lorsque, parlant d'argent, je le nomme facétieusement tantôt « le blé », tantôt le *nervus rerum*. Les noms sont strictement synonymes en dépit de cette diversité de l'image accompagnant le concept.

Dans d'autres cas, on peut être dans le doute quant à la question de savoir si toute la différence interne entre certaines désignations se trouve seulement dans les représentations accompagnatrices, ou si on n'est pas plutôt en présence d'une légère nuance de signification qui a pour effet qu'une différence trouvera une application de préférence dans tels cas, et une autre dans tels autres cas<sup>42</sup>. Et là où — comme c'est si souvent le cas dans l'usage populaire [117] des mots — la signification est floue, il est parfois aussi tout à fait impossible de trancher nettement la question. Seulement, cela n'empêche absolument pas qu'en d'autres cas on ait affaire tout à fait univoquement et indubitablement, sous la simple disparité des formes linguistiques internes, à des synonymes, et que, de manière générale, cette disparité doive être séparée principiellement de celle des significations. On commet en toute certitude une erreur, quand on pose comme principe que toute chose ne peut avoir qu'*un* nom. Il y a une **poluōnumia** qui est en même temps une stricte synonymie, et on peut assez bien concevoir ce fait en songeant au caractère non planifié de la naissance des langues et au fait qu'on voit aussi intervenir aussitôt dans leur formation et leur usage, à côté des motivations liées aux simples besoins, la prise en considération de moments esthétiques, de l'agrément lié à telle mutation phonétique et de l'attrait d'images et de comparaisons variées lorsqu'il s'agit de susciter un même concept. S'il est peut-être exagéré de dire que, comme on l'a rapporté, les Arabes possèdent 50 désignations pour le lion, 24 pour le cheval, 200 pour le serpent, plus de 1000 pour l'épée, le fait que, dans toute

---

puisque cette désignation convient mieux au *concept*, à la conception, à la classification par l'intermédiaire desquels un objet est nommé.

<sup>42</sup> Si le nom « ville » par exemple est tiré tantôt d'« habiter » (grec **astu**), tantôt de la foule humaine (**polis**), tantôt des fortifications ou d'autres représentations encore, à cela peuvent se joindre des différences d'usage qui ne laissent pas les désignations apparaître comme étant strictement synonymes. Pourtant, de telles différences ne se forment souvent qu'après coup, après une synonymie originelle. Naturellement, il peut arriver aussi que ce qu'on différencie scrupuleusement dans l'usage soigné soit traité, en d'autres cas où une telle exactitude est importune et inutile, comme pleinement synonyme ; par exemple à un moment nous distinguons « marcher », « aller » et « cheminer », et à un autre moment nous les employons tout à fait indistinctement, de telle manière que la particularité des représentations qui s'attachent au premier et au dernier mot soit momentanément reléguée au rang de la simple forme interne.

langue, on a une pluralité de noms pour un même concept peut pourtant être constaté dans de multiples exemples, et il s'explique de manière pleinement satisfaisante par l'intérêt théorique ou pratique particulier que le peuple porte à l'objet en question, et par les raisons données plus haut.

2. L. Geiger et aussi Noiré, qui a subi son influence, sont d'avis que toute transposition d'un signe sonore d'un concept à d'autres concepts, comme celle que nous montrent si pleinement en particulier les stades les plus anciens de l'évolution des langues étudiés par les historiens, se ramène en vérité à une confusion affectant ces concepts<sup>43</sup>.

Une fois encore, je ne peux voir là-dedans qu'un effet de la confusion, chez ces chercheurs, de la forme interne et de la signification. Certes, la conscience primitive de l'homme qui forme la langue n'a pas encore fait de nombreuses distinctions qui sont pour nous courantes, de façon tout à fait analogue à ce que nous voyons de nouveau, aujourd'hui encore, chez l'enfant en train de grandir. Celui-ci se tire d'affaire avec moins de désignations, en partie parce qu'il [118] différencie moins. Mais ce n'est pas tout. Pour une autre partie, s'il gère habilement sa maison avec des moyens sémiotiques relativement restreints, cela repose bien sûr sur un emploi

---

<sup>43</sup> Je m'étonne d'entendre énoncée, aussi de la bouche de W. Scherer, une proposition qui rappelle cette théorie geigerienne, à savoir le principe suivant lequel ce qui, jusque dans la période la plus éloignée dans laquelle nous pouvons pénétrer, peut être présenté comme phonétiquement identique coïncide aussi conceptuellement. Fr. Bechtel l'adopte. Pourtant, on veut peut-être simplement dire par là qu'aucune équivoque complètement accidentelle n'a été originelle, mais qu'il y a toujours eu, à cette période, un rapport transitif entre les emplois plurivoques d'un même son, en d'autres termes, qu'une analogie ou une autre relation a lié les différents concepts rattachés au même signe. Avec cette interprétation affaiblie et volontiers défendable de la proposition en question s'accorde le fait que Bechtel a choisi, comme épigraphe pour ses recherches, la parole de Jean Paul : « La langue est un dictionnaire de métaphores que le temps a estompées. » S'il s'avère que cet emploi des signes par transposition, qui nous montre l'étymologie (par exemple la désignation du son comme épanchement, comme flèche décochée, etc.), mérite réellement le nom d'une métaphore, laquelle se serait le plus souvent estompée seulement plus tard, alors on reconnaît par là, on ne peut plus clairement, que le créateur de cette métaphore n'a pas simplement confondu les concepts en question, comme le dit Geiger. Celui qui, confondant le bleu et le violet, leur donne le même nom, ou qui transpose le nom « cercle » à l'ellipse parce qu'il n'est pas capable de les distinguer, celui-là ne crée pas une métaphore. Il ne le fait pas plus qu'on ne peut attribuer une comparaison pleine d'esprit à celui qui identifie tout bonnement l'une à l'autre les choses qu'il compare, si comique que soit l'effet que la confusion peut produire sur celui qui la reconnaît comme telle.

métaphorique et métonymique audacieux de ces derniers<sup>44</sup>. Et de même, dans les transpositions dont les stades infantiles de l'évolution des langues de notre groupe sont si riches, nous avons aussi devant nous, dans de nombreux cas, des équivoques qui sont sans aucun doute conscientes. Qu'on se fût servi par exemple de l'indo-européen *ak*, qui signifie l'acuité, la pénétration, pour désigner la vue parce qu'on aurait confondu tout bonnement les deux, parce qu'on aurait pris la vue pour l'acuité et dès lors naturellement, à l'inverse, aussi l'acuité pour la vue, c'est pour moi peu vraisemblable, presque aussi peu vraisemblable que l'idée que, lorsque l'homme du commun parle aujourd'hui non seulement d'oreilles sourdes, mais aussi de couleur sourde, de bruit sourd, de colère sourde, de consonne sourde, etc., ou lorsque, allant au-delà de leur signification propre, il emploie des adjectifs comme « aveugle », « amer », « doux », « mou », « dur », etc., de manière si variée, il le ferait simplement à la suite d'une confusion grossière. Et quand Geiger veut carrément qu'on n'ait appris à distinguer des concepts tels que la vue et l'acuité qu'à la suite d'une différenciation accidentelle du signe sonore qui y est attaché, c'est là une supposition qui se prive de tout moyen de concevoir encore de quelque manière le progrès et l'évolution de notre vie cogitative et aussi de la langue elle-même. Nous serions alors devant d'impénétrables mystères.

Je ne peux pas plus donner mon accord à une autre intuition qui, à des fins explicatives, entend voir l'origine de nos concepts dans l'étymologie, de *telle* manière que tout se passe comme si l'évolution des désignations les unes à partir des autres nous mettait aussi en présence, sans plus, de l'évolution (mutation ou transformation) des concepts désignés<sup>45</sup>.

---

<sup>44</sup> Un exemple éclatant me semble être, parmi beaucoup d'autres, le cas que Steinthal (*Zeitschrift für Völkerpsychologie*, I, p. 325) voudrait plutôt invoquer pour défendre l'idée contraire : alors qu'un père, en l'absence de son épouse, partage à table le repas, sa fillette d'environ trois ans fait remarquer : « Aujourd'hui papa est maman. » Il ne s'ensuit pas que l'enfant ne lierait au nom « maman » aucune autre représentation que celle de partager le repas, qu'elle aurait « certes vu, mais à peine remarqué que papa était habillé autrement que maman » (un enfant de trois ans ne serait pas capable de remarquer de telles choses ?!), mais il est tout à fait flagrant que la petite fille distingue très bien papa et maman et ne donne au premier le nom de la seconde que métonymiquement, parce qu'il s'acquitte d'une besogne qui est d'habitude l'affaire de la maman. Naturellement, nous croyons sur parole que l'enfant « ne sait rien de la différence des sexes, de l'accouplement, de la procréation, de l'accouchement ».

<sup>45</sup> En un certain sens, l'étymologie et l'histoire de la langue offrent assurément aussi de précieux éclaircissements pour l'histoire des concepts, mais en un tout autre sens que celui supposé ici. La linguistique historique peut tirer au clair quels concepts étaient courants pour un peuple à une certaine période et lesquels ne l'étaient pas, et les

M. Müller enseigne quelque chose de ce genre, et son dernier ouvrage *The Science of Thought*<sup>46</sup> se veut essentiellement une illustration et une justification de cette idée. Non sans éprouver une forte satisfaction à la vue du [119] travail prétendument accompli, l'auteur conclut en récapitulant ainsi le résultat de ses réflexions : « Bien loin d'être mystérieuse et extraordinaire, la langue est devenue pleinement simple et compréhensible. Qu'on nous donne environ 800 racines, et nous pourrions expliquer le plus grand des dictionnaires ; qu'on nous donne environ 121 concepts, et nous expliquerons les 800 racines. Ces 121 concepts pourraient même être ramenés à un nombre encore moindre, si on le souhaitait... Si nous voyons combien nombreuses sont les significations spéciales pouvant être ramenées à une unique racine comme *i* "aller" ou *pas* "fortifier", alors la supposition suivant laquelle une douzaine de racines auraient pu fournir toute la richesse de notre dictionnaire n'apparaît pas du tout, en soi, aussi ridicule qu'on le croit souvent. Avoir ramené *toutes nos pensées à environ 121 concepts* et tous nos mots à environ 800 racines, cela signifie un progrès<sup>47</sup>. »

---

raisonnements négatifs de ce genre seront également fiables quand on peut supposer avec certitude que les pensées en question, dans les cas où elles ont été présentes, ont conservé une désignation dans un son-racine particulier conservé et, par ce moyen, ont laissé derrière elles une trace de leur passage. Les langues peuvent ainsi valoir comme les plus anciens témoignages de l'état intellectuel et moral des peuples et de leurs relations mutuelles ; elles deviennent des sources pour l'histoire culturelle. Mais c'est là tout autre chose que ce que par exemple Max Müller veut faire d'elles pour *la psychologie et la théorie de la connaissance*.

<sup>46</sup> *Das Denken im Lichte der Sprache*, traduit de l'anglais par E. Schneider, Leipzig, 1888.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 503. De même p. 383 : « Peu de choses pourraient être, dans le même temps, aussi décourageantes et aussi exaltantes que le petit nombre des concepts à partir desquels toutes nos pensées et toutes nos paroles se sont développées. Toutes les magnifiques œuvres de l'esprit que nous admirons [...], toute notre littérature, toute notre vie spirituelle s'est édifiée avec environ 121 briques. » « La science du penser [...] affirme avec [...] assurance pouvoir ramener toute pensée qui ait jamais traversé l'esprit humain à environ 121 concepts simples. » (!) Ces concepts, que M. Müller appelle aussi *idées mères* [en français dans le texte, N. d. T.], concepts fondamentaux, etc., sont énumérés à la p. 371 ; ce sont des concepts comme : creuser, se battre à l'épée, broyer, aiguiser, etc., que le célèbre chercheur pense avoir reconnus comme livrant la proto-signification des racines indo-européennes. Avec la découverte de ces concepts, estime-t-il, l'ancienne tâche de la philosophie telle que l'ont posée Locke et d'autres, qui consiste à donner l'origine et les éléments ultimes de toutes nos pensées, serait réglée, et on aurait franchi dans la science du penser un pas « comme seuls peu de philosophes ont jamais osé en rêver » (cf. aussi p. 196).

Antérieurement, M. Müller, parlant d'un *poetical fiat* qui serait la source de la formation des mots, a exposé une doctrine qui contredit ce qui précède, mais qui est beaucoup plus saine. Et par bonheur, aujourd'hui encore, on peut aussi dire de lui, comme de certains autres, qu'à tout le moins sa pratique a été souvent meilleure que sa théorie.

Maintenant, je saluerai certes moi aussi la découverte du nombre relativement peu élevé de racines auxquelles se ramène le lexique de nos langues indo-européennes — pour autant qu'elle a réussi — comme une conquête importante et réjouissante. Mais il me faut avoir une autre opinion sur ce sujet, quand M. Müller — car c'est manifestement le sens de ses paroles — croit avoir reconnu, conjointement avec l'intelligence de l'étymologie de nos paroles, aussi l'origine de nos concepts, quand il voit s'épanouir, là où je vois avant tout le règne d'un état de manque et d'un stratagème de la *désignation*, tous les mystères de la psychologie analytique, et quand il tire pour cela la conséquence « à laquelle jusqu'ici nul philosophe n'a encore osé songer », suivant laquelle la langue serait sinon l'unique, du moins le *principal objet de la philosophie*, tout comme les événements sont les objets de l'histoire. En admettant que la recherche des éléments ultimes de tous nos concepts et de leur origine soit le principal problème de la philosophie, en admettant aussi qu'elle [120] puisse, pour ce qui est des détails, recevoir de l'étymologie et de l'histoire des langues certaines indications précieuses, il me semble pourtant que le célèbre spécialiste du sanskrit commet une grave erreur quand il croit que ce problème a partie liée avec la recherche des racines, ou que sa solution est parallèle à celle-ci. C'est une chose de dériver les désignations les unes des autres, et c'en est une autre de ramener les uns aux autres les concepts désignés par elles. Comment la seconde devrait aller de pair avec la première, cela m'est, dans une large mesure, complètement incompréhensible. La véritable conquête de la recherche étymologique ne peut être que de nous faire savoir comment une formation sonore reconnue comme identique (sur le fond d'une compréhension claire des lois de la mutation consonantique, de la scission et de la perte des sons) est devenue graduellement le support de plusieurs significations différentes, souvent très éloignées les unes des autres, du fait qu'on employait une signification successivement comme une indication ou comme une forme interne pour une ou plusieurs autres significations. On peut appeler cela un « développement des significations les unes à partir des autres » ; mais alors on doit bien faire attention au fait qu'il ne faut pas comprendre ici, par « signification », la pensée désignée, mais que l'expression est prise en tant que substantif verbal

---

Nous rencontrons aussi chez Wundt la même identification de l'origine de nos concepts à l'origine des paroles que celle décrite plus haut chez M. Müller. Quand il dit dans sa *Logik*, I, p. 33 : « C'est d'une menue réserve de représentations originelles exprimées dans les racines de la langue qu'est issu le riche système conceptuel dont nos langues disposent » (!), c'est là, pour l'essentiel, la même chose que ce que nous entendons de la bouche de Müller, sauf que Wundt, lui aussi, se révèle incapable de maintenir l'idée ailleurs de façon conséquente.

et veut dire autant que « *le signifier* » (la fonction de désigner). C'est seulement en *ce* sens que l'étymologie est une histoire des glissements de signification. Mais en faire sans plus un développement des concepts *signifiés* les uns à partir des autres, ce serait là une confusion grossière.

Ainsi, par exemple, la représentation « saisir quelque chose dans sa main » est devenue une forme interne pour la désignation du concept « examiner » ou « comprendre ». Mais il serait inepte de croire que le concept de ce dernier processus psychique résulte d'une transformation ou d'un affinement du concept du processus physique cité en premier. Il devrait plutôt, comme tous les autres concepts du psychique, être abstrait d'expériences *sui generis*, et ce n'est qu'en vertu d'une analogie s'étant imposée qu'une désignation déjà utilisable pour quelque chose de physique fut transposée à une représentation nouvelle et différente *toto genere*<sup>48</sup>. Ce sont donc seulement les *dénominations* de ces contenus, non leurs saisies conceptuelles, qui se sont développées les unes à partir des autres. Il en a été de même quand la signification de la racine indo-européenne *tan* « tendre » est devenue une forme interne pour la désignation du concept « son » [*Ton*], et dans mille autres cas. Bref, nos concepts élémentaires sont tirés d'intuitions qui leur correspondent, et quand bien même les concepts composés naissent des concepts élémentaires de manière semblable à celle dont les mots naissent de la composition et de la fusion des racines, il s'en faut de beaucoup que toute racine de nos langues ait désigné directement *un et un seul de ces concepts élémentaires*, et que la composition des pensées soit exactement parallèle à la composition des racines. Ainsi celui qui — bien qu'il refuse ce parallélisme à chaque fois et de la manière la plus radicale — affirme néanmoins que nos concepts se seraient développés simplement comme les désignations dresse un tableau entièrement faux de l'origine de ces concepts [121] et doit entre autres tenter l'impossible pour ramener les uns aux autres aussi des concepts élémentaires, qui tous n'ont pu être obtenus qu'à partir d'intuitions *sui generis* ; il doit essayer de dériver par transformation des concepts de sons à partir de concepts de contenus visuels, des concepts du psychique à partir de concepts du physique, et cela veut dire : vouloir

---

<sup>48</sup> Des analogies peuvent bien exister et être remarquées entre des choses différentes *toto genere* : la longueur du temps, la longueur de l'espace ; des sons clairs, des couleurs claires ; le roi de l'échiquier, le roi d'un royaume, le roi des animaux, le roi des chemins de fer, etc.

inculquer des concepts de couleurs à l'aveugle, et vouloir cueillir des grappes de raisin dans les branches d'un chêne<sup>49</sup>.

3. Jusqu'ici, nous avons eu principalement en vue des exemples de formes internes dans le domaine des noms simples. Seulement, on trouve également quelque chose d'analogue dans le cas des parties de discours qui servent à former des noms composés, à exprimer le jugement et la connexion judicative, etc., bref dans le cas des moyens de désignation qui apparaissent avec la syntaxe au sens le plus large du terme. Et, par syntaxe, j'entends tous les cas où une unification de signes — qu'elle soit une unification aussi intérieure que dans le cas des flexions ou des préfixes et suffixes par opposition aux radicaux, ou bien une unification plus lâche — possède une signification qui ne forme pas la simple somme des significations des éléments, et où intervient un mode de signification qui n'est pas un mode autonome, mais un simple co-signifier. En conséquence nécessaire du fait que nos moyens linguistiques ont en général acquis leurs fonctions de manière non planifiée, cet emploi syncatégorématique de signes sonores ne put se développer qu'à la suite d'un emploi catégorématique préalable de ces signes sonores<sup>50</sup>. Les

---

<sup>49</sup> Si l'on parlait de transformation seulement pour les concepts nés par synthèse, alors on pourrait lui trouver un sens. Souvent, comme le montre l'histoire des langues, une composition conceptuelle formant la signification d'une expression s'est modifiée graduellement en accueillant en elle, d'abord de manière tout à fait diffuse, de nouveaux moments, ou en en laissant tomber d'autres. On peut appeler cela une transformation, connaissable dans l'histoire des langues, d'un concept, en dépit du fait qu'on parlerait plus justement, ici, d'une succession et d'une alternance de plusieurs concepts auxquels le même signe demeure attaché. Par contre, c'est un parfait non-sens d'évoquer une transformation des concepts élémentaires les uns dans les autres ; c'est un non-sens de parler de la « création d'un nouveau concept par un ancien nom », un non-sens qui n'est possible que sur le fond d'une méconnaissance totale de la différence entre forme linguistique interne et signification.

Chez M. Müller, cette méconnaissance va de pair avec une surestimation démesurée de l'influence de la langue sur la pensée. Il trouve, dans la conclusion de l'ouvrage cité, que le résultat de ses analyses est que la pensée est impossible sans langage, que celui-ci est l'organe vivant de la pensée, que nous pensons avec nos paroles comme nous voyons avec nos yeux (p. 502 ; cf. p. 469). Noiré est du même avis (*op. cit.*, p. 300 et *passim*) : la langue n'est pas le vêtement, mais le *corps de la raison*. Les concepts généraux devraient leur existence aux seules formations sonores que nous appelons des paroles, et ils ne seraient devenus possibles que par celles-ci. Steinthal et Wundt en sont venus à des exagérations semblables, pour des raisons analogues. Cf., sur ce point, le troisième article « Über Subjectlose Sätze... », art. cit., p. 313-340.

<sup>50</sup> J'appelle signe catégorématique, ou nom, tout mot ou complexe de mots qui pour soi seul suscite une représentation complète et, par la médiation de celle-ci, nomme un objet ; mais j'appelle signes syncatégorématiques tous les signes qui n'ont une signification complète que conjointement avec d'autres composantes du discours, soit

formes qu'on appelle formes grammaticales, flexions, particules, etc., sont toutes issues de noms ou même de propositions primitives. Par là, la représentation de cette [122] signification antérieure, apparentée d'une manière ou d'une autre, était, au commencement, suscitée avec elles ; elle était en effet ce qui parvenait tout d'abord à la conscience et ce qui, à côté du contexte formé par toutes les circonstances, contribuait à conduire l'auditeur au nouveau sens qu'il devait désormais lier à l'expression. Elle formait donc une forme interne syntaxique. Et bien qu'ici ces réminiscences, pour différentes raisons et parallèlement avec un abrègement considérable de la forme sonore, se soient ordinairement estompées très rapidement, et qu'elles aient habituellement cédé la place au règne exclusif de l'association directe entre signe et signification, certaines sont encore vivantes dans les différentes langues, ou du moins on peut facilement les ramener à la vie<sup>51</sup>. De même que tout le monde peut encore remarquer ou comprendre aisément que l'allemand *haben*, en tant que signe pour le passé, était originellement identique au verbe utilisé pour la possession, que le français *-ment*, comme finale adverbiale, est issu du latin *mente*, que les particules allemandes *bloß* et *gar* se rattachent aux adjectifs homonymes, que l'allemand *mittels* se rattache à *Mittel*, *kraft* à *Kraft*, *weil* à *Weile*, que la conjonction allemande *während* se rattache au participe de *währen*, le grec **kharin** à **kharis**, et que, de manière générale, certaines prépositions et certains adverbes sont nettement issus d'adjectifs ou de substantifs déclinés, et certaines conjonctions d'adverbes et de pronoms.

---

qu'ils aident à susciter un concept, donc qu'ils soient simplement une partie d'un nom, soit qu'ils contribuent à l'expression d'un jugement (d'un énoncé) ou à la manifestation d'une émotion ou d'une volition (à une formule de demande, d'ordre, etc.). Cf. aussi mon *Ursprung der Sprache*, p. 107.

<sup>51</sup> Même là où ces représentations syntaxiques auxiliaires ont disparu pour la conscience linguistique immédiate et où seule subsiste telle ou telle disparité dans la méthode d'expression d'une même pensée, on peut encore appeler cela une différence de la forme linguistique interne. L'opposition de la forme linguistique et du contenu linguistique embrasse en effet tout ce qui appartient d'un côté à la signification, de l'autre aux moyens de la présenter. Ces moyens sont à leur tour soit des moyens plutôt externes (comme les différences sonores), soit des moyens plutôt internes, et à ces derniers appartiennent les différentes méthodes syntaxiques, même là où elles ne s'accompagnent plus de la remémoration de la signification antérieure du signe employé. Toutefois, les cas où ces représentations accompagnatrices interviennent encore et prennent part à l'accomplissement de la compréhension pour une part en l'aidant, et pour une autre part en la gênant et en la troublant, nous attirent particulièrement dans *cette* direction où nous voudrions ici mettre en garde et clarifier.

Le saut de l'usage catégorématique à l'emploi syncatégorématique d'un moyen linguistique fut partout particulièrement audacieux. L'indication qu'un tel emploi d'un signe qui autrement servait de nom ou même de proposition offrait dans une toute nouvelle direction était une indication très vague et inappropriée, et elle pouvait d'abord ne devenir compréhensible que par le contexte et à la faveur des circonstances suggérant l'explicitation correcte<sup>52</sup>. C'est pourquoi ici encore, dans le domaine de l'expression syncatégorématique, et ici tout particulièrement, il faut de nouveau admettre que c'est d'abord ce qui est proche de l'intuition sensible — et en particulier les rapports locaux, sur lesquels l'attention commune du locuteur et de l'auditeur pouvait porter aisément et durablement — qui, de cette manière, a trouvé sa désignation. La signification de ces signes, une fois qu'ils sont devenus compréhensibles, a dû ensuite servir de forme interne pour la désignation de relations temporelles, causales, conditionnelles, etc., plus éloignées de la perception sensible. (Qu'on pense aux mots allemands *indem* et *nachdem* pris comme [123] des désignations pour des rapports temporels, et à ces mêmes mots et à *da*, comme particules désignant des rapports causaux.) Une telle représentation, une image, valait pour l'imagination comme un point d'appui suffisant pour toute une série de significations figurées différentes, comme on l'apprend sitôt qu'on jette un œil sur l'ambiguïté de nos cas, de nos prépositions, conjonctions, etc. À l'inverse, des signes syntaxiques dotés d'une forme interne différente, ou comme on dit des catégories grammaticales différentes, peuvent être employés pour exprimer la même pensée non seulement dans des langues différentes, mais aussi dans une même langue. Mais les deux faits — dans la mesure où on confondait ici aussi la forme interne et la signification — sont souvent passés inaperçus. Là où des expressions syntaxiques différentes recouvraient le même contenu, on a méconnu l'identité de ce contenu<sup>53</sup>, et inversement on n'a pas

---

<sup>52</sup> Cf., pour cette question et pour la suite, mon *Ursprung der Sprache*, p. 110 suiv. C'est justement parce que ce glissement de signification eut toujours quelque chose de particulièrement inadéquat, et fréquemment quelque chose de tout à fait forcé, que l'oubli complet de la forme interne fut la plupart du temps un avantage décisif pour que l'usage du signe (syncatégorématique) ne soit pas gêné.

<sup>53</sup> Là où des langues différentes possèdent, pour la même pensée, des méthodes d'expression différentes, on est allé jusqu'à attribuer aux peuples parlant ces langues un penser différent, et à attribuer aux peuples dont le mode d'expression nous est étranger un penser moins correct ou moins clair. On est habitué à chercher de telles méprises naïves chez des représentants de ce qu'on appelle la grammaire logique, ou générale. Mais l'exemple de Steinthal montre que ces méprises n'élisent pas seulement domicile dans la grammaire générale, et qu'on les trouve même chez des auteurs qui refusent tout net qu'une étude du langage, même au sens recommandé par nous, puisse être

vu l'ambiguïté de certaines catégories grammaticales parce que la même image, la même forme interne, accompagne les significations différentes.

Une confusion en particulier a atteint ici la grande majorité des logiciens et des grammairiens, devenant ainsi également une confusion lourde de conséquences d'un côté pour la logique et la psychologie, de l'autre pour la grammaire et son enseignement. J'ose affirmer que le dogme ancien et très répandu suivant lequel le jugement compte deux membres, l'opinion selon laquelle tout énoncé a un sujet et un prédicat<sup>54</sup>, repose sur une confusion [124] de la forme interne et de la signification, et qu'il en est de même pour la doctrine souvent entendue suivant laquelle le sujet et le prédicat exprimeraient le rapport d'inhérence et de subsistance.

---

« logique ». Ou bien peut-il y avoir confusion plus flagrante entre ce qui relève de l'expression linguistique et ce qui relève de la pensée que quand ce chercheur, à partir du fait qu'en annamite une liaison comme « montagne haut » correspond à la fois à notre « la montagne est haute » et à notre « haute montagne », concluait sans plus qu'il a régné dans ce peuple un considérable « manque de précision dans le penser », parce qu'il n'aurait rattaché à son « montagne haut » ni véritablement la pensée « la montagne est haute », ni la « haute montagne », mais une troisième pensée qui serait « l'indistinction des deux » ? Ce serait en effet un surprenant « manque de précision dans le penser », et je suis pour le moins parfaitement incapable de me faire ne serait-ce qu'une image de ce à quoi pourrait bien ressembler un moyen terme entre la liaison prédicative de représentations « haute montagne » et le jugement « la montagne est haute », non moins d'ailleurs que quand on a prétendu que j'inventais un phénomène psychique qui serait l'« indistinction » entre un jugement et une émotion. Mais à partir, par exemple, du fait que les Chinois emploient « voir tuer » comme expression pour le passif (donc pour notre « être tué »), Steinthal conclura-t-il aussi qu'ils ne peuvent différencier les deux ? Alors, à partir de notre « être tué » et d'autres équivoques et images qui sont si nombreuses dans nos moyens et méthodes de désignation, il doit conclure avec le même droit aux confusions les plus étranges et aux « indistinctions » les plus monstrueuses dans notre conscience.

À cette même erreur de Steinthal, qui consiste à introduire des distinctions linguistiques dans les pensées exprimées, se rattache naturellement le fait qu'il attribue un représenter sans forme aux langues qui n'ont pas, comme on dit, de formes grammaticales (*Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues*, p. 103, 317 suiv.). Toutefois, l'espace imparti ici nous interdit d'examiner de plus près cette étrange fiction.

<sup>54</sup> Certains vont même jusqu'à parler de sujet et de prédicat en tant que composantes nécessaires *pour toute proposition*, même pour les propositions interrogative, impérative, optative. C'est le cas de H. Paul dans ses *Principien der Sprachgeschichte*, qui, par ailleurs, renferment tant de choses excellentes. Cela se rattache à son opinion selon laquelle le contenu de toutes nos communications linguistiques, la vie psychique dans son ensemble, se réduirait à des représentations et à des compositions à partir de représentations, et selon laquelle, en outre, [124] toute composition représentative serait une prédication — ce qu'une psychologie plus correcte doit totalement rejeter comme relevant d'une analyse et d'une interprétation insuffisantes des faits. On trouvera plus d'indications sur ce point dans le passage cité immédiatement après.

Que dans l'énoncé catégorique cette seconde représentation (celle de la substance et de l'accident inhérent) puisse, dans des cas fréquents, ne pas être visée proprement, mais seulement symboliquement ou de manière imagée, ce fait a été examiné et énoncé tout récemment par plus d'un logicien. Et alors, plus justement, cela ne signifie rien d'autre que ceci : cette représentation est certes suscitée par l'énoncé en question ; pourtant, elle n'appartient pas à la signification, mais seulement à la forme interne des moyens d'expression. Cependant, la représentation accompagnatrice est explicable comme réminiscence à partir de cas où la formule catégorique, ou plus exactement les substantifs, verbes et adjectifs employés en elle posséderaient réellement la signification d'une chose et d'un agir ou d'un pâtir inhérent à cette chose, ou d'une propriété lui étant attachée, et à partir de la transposition de ces formes à d'autres cas où ils n'ont pas cette signification. Seulement, de même qu'ici c'est souvent de manière simplement symbolique ou imagée que l'on peut parler de l'inhérence d'un accident dans une substance, de même, dans bien des cas, la prédication, l'apparente énonciation d'un prédicat d'un sujet est seulement une image, seulement une forme interne de la tournure linguistique en question, et c'est un tort de l'accueillir dans la signification. La genèse du phénomène est simplement celle-ci : une expression qui était adaptée à la formulation d'une certaine classe de jugements (celle des doubles jugements, c'est-à-dire des actes par lesquels nous reconnaissons ou refusons une propriété à quelque chose [*dem Zu- und Aberkennen*]) a été transposée à une tout autre classe (à la simple approbation et au simple rejet [*Anerkennung und Verwerfung*]) ; elle a subi une mutation fonctionnelle, de telle sorte qu'avec l'organe servant à la fonction précédente subsistait également encore un souvenir de celle-ci, en tant que représentation accompagnatrice de la signification actuelle. Il en est ainsi pour ce qu'on appelle les impersonnels et pour la proposition existentielle. Ils n'ont en réalité ni sujet ni prédicat (le « il » dans « il pleut » n'est pas véritablement sujet, le « est » dans « Dieu est » n'est pas véritablement prédicat, mais simplement un rudiment de prédicat), mais ils suscitent cette apparence et ils ont par elle trompé de nombreux logiciens et grammairiens. À cet endroit l'espace me manque pour fonder cette affirmation de manière détaillée, et je dois renvoyer à mes articles relatifs à cette question dans la *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, pour une part à ceux déjà parus<sup>55</sup> et, pour une autre part, à la suite de ces articles à paraître prochainement.

---

<sup>55</sup> « Über subjectlose Sätze und das Verhältnis von Grammatik, Logik und Psychologie », art. cit., vol. VIII, en particulier les p. 75-98 et 161-192. Cf. aussi F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkte*, I, p. 266-290,

Pourtant, de cette manière aussi la différence entre signification et forme interne est devenue en général suffisamment claire, et la nécessité de les distinguer en conséquence est devenue criante, si [125] l'approche « logique » du langage que nous recommandions doit devenir possible et réussir.

Enfin, il est à peine besoin de faire remarquer que, sans la séparation nette et scrupuleuse de ces deux moments, que l'on a tous deux appelés abusivement le « contenu » de la langue, l'approche du langage que l'on peut qualifier de psychologique, par opposition à l'approche « logique », est également impossible ; je pense ici aux recherches sur le cours particulier qu'ont suivi les développements des significations dans les différentes langues et familles de langues, telles qu'elles ont été menées avec ardeur à une époque récente, conjointement avec l'histoire phonétique ; de même, beaucoup<sup>56</sup> désirent ardemment au moins entrevoir anticipativement une

---

et *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, 1889, remarques 22 et 23, et l'Appendice (« Miklosich über subjectlose Sätze »).

<sup>56</sup> Ainsi Bechtel, *op. cit.*, et avant lui Curtius (*Grundzüge der griechischen Etymologie*, 4<sup>e</sup> éd., p. 92 suiv.) et L. Tobler dans son article « Versuch eines Systems der Etymologie » (*Zeitschrift für Völkerpsychologie*, I, p. 359-387) qui est comme d'habitude remarquable aussi bien par le sain regard psychologique que par l'étendue des connaissances linguistiques utilisées. À notre avis — comme cela ressort déjà de ce qui a été dit plus haut —, la recherche des lois de la variation des significations est pour une bonne part identique à celle des règles et des facteurs qui ont déterminé le choix de la forme linguistique interne. Par là, on ne doit pas nier qu'il y a aussi, à côté de cette transposition de signification proprement dite, un déplacement de signification où ce n'est pas une forme linguistique interne et une équivoque consciente qui ont graduellement jeté les ponts vers des fonctions des mots considérablement changées, mais des confusions, des impropriétés dans l'usage et leurs conséquences. Pourtant, on peut tout de même dire que celui qui n'a pas avant tout une compréhension claire de la nature et des lois de la forme linguistique interne ne comprendra jamais rien aux mystères du glissement de signification. Mais, d'une manière qui n'est certes pas inappropriée, on appelle l'examen *de celles-ci* — comme nous l'avons nommé dans le texte — un examen psychologique, pour autant qu'il n'a pas principalement en vue ce qui, comme on dit, est logique dans le langage (ou plus généralement la signification), mais les multiples méthodes et voies dans lesquelles la langue s'est engagée pour exprimer cet élément « logique » (ou en général la signification), en considérant toutefois ici ce qui est interne ou psychique dans ces moyens de présentation plutôt que ce qui est externe, phonétique. Et cet examen est aussi psychologique sans aucun doute parce qu'il a absolument besoin de l'aide de la psychologie. Il aboutit en effet pour l'essentiel, comme cela a déjà été indiqué précédemment, à l'étude des lois de l'activité imaginative et de l'association d'idées, eu égard aux services que celles-ci pouvaient rendre et ont effectivement rendu dans la résolution du problème suivant : édifier, sans plan ni concertation, un ensemble complet de moyens de désignation suffisants pour la riche profusion des phénomènes de notre vie interne et de ses contenus.

théorie universelle du glissement de signification qui soit fondée sur ces recherches spécialisées, et en particulier, comme le tentent certains, les lois générales de la forme linguistique interne. En ce qui concerne les recherches spéciales en étymologie, il est notoire que la compréhension sûre et approfondie de chaque fonction réelle de nos moyens linguistiques est une condition préalable incontournable pour tout cela. Celui qui doit expliquer la genèse de quelque chose doit avant tout savoir ce qu'il a devant lui ; celui qui doit découvrir le rapport entre les fonctions successives d'un matériau linguistique reconnu comme identique (à la lumière des lois des variations phonétiques) et tirer au clair la question de savoir s'il existe un lien entre elles, et lequel, doit avant tout voir clair dans ces fonctions elles-mêmes.

Nous pouvons laisser en suspens la question de savoir dans quelles limites le second problème est soluble. Mais même si la diversité des circonstances particulières et individuelles dans lesquelles le choix de la forme interne a eu lieu en différents cas ne doit pas permettre de soumettre la confuse et déroutante profusion de faits à des règles péremptoires d'un degré de généralité intermédiaire et de caractère plus spécial (pour ainsi dire à des *axiomata* [126] *media*)<sup>57</sup>, la connaissance des lois les plus générales de la forme linguistique interne reste du

---

<sup>57</sup> On doit bien garder en vue cette éventualité, me semble-t-il, pour ne pas gaspiller du temps et de l'énergie sur des problèmes insolubles. Du fait de l'absence de toute planification et de l'insouciance avec lesquelles les créateurs de la langue employaient avec empressement l'attache la plus lâche possible unissant un nouvel objet, qui réclamait une désignation, à quelque chose d'ancien, cela en vue de remédier au besoin pressant du moment, il a dû y avoir, dans des circonstances différentes, une diversité et une liberté incalculables dans le choix de la forme interne pour des concepts et des pensées identiques. Dans le domaine des glissements de signification — comme on l'a plus souvent souligné — on peut réellement presque dire que tout a mené à tout, et pour cette raison il ne peut être simplement question, tant s'en faut, d'une évaluation préalable rigoureuse des voies entrelacées qui ont été empruntées, mais maintes fois ces glissements restent aussi après coup introuvables ou difficilement compréhensibles non seulement à cause de la chute ou de la variation des formes sonores, mais aussi à cause de la difficulté que nous avons à pénétrer par la pensée dans la manière de voir propre à l'imagination de celui qui est à l'origine des images linguistiques (par exemple la similitude apparente qui l'a leurré à un moment quelconque) ou dans les circonstances tout à fait particulières qui ont commandé son choix. Nous rencontrons bien — tout comme nous voyons encore constamment venir à l'esprit d'individus différents les mêmes comparaisons et des mots d'esprit analogues — dans des langues différentes, et de façon indépendante, des formes internes qui sont en partie les mêmes ou analogues, mais çà et là beaucoup d'autres métaphores, métonymies et synecdoques ayant servi au travail de création et de formation de la langue sont tout à fait propres et individuelles. D'où la fréquente perplexité des étymologistes. Et même si je ne veux pas non plus dire, avec Augustin, qu'*ut somniorum interpretatio, ita verborum origo pro cuiusque ingenio iudicatur*

moins quelque chose de possible (pour peu qu'on n'exige pas d'elles un autre caractère que celui qu'elles peuvent avoir par la nature des choses ; c'est le caractère inexact-empirique, qui se déclare satisfait par un « fréquemment, en règle générale », etc.). Mais cette connaissance est tellement conditionnée par l'intelligence claire de l'essence et de la finalité de ces phénomènes, et donc par la séparation tranchée entre ceux-ci et la fonction et la signification propres des moyens linguistiques, qu'elle s'identifie pour une part simplement à cette intelligence et, pour une autre part, en est simplement déduite, tout en étant facilement et largement vérifiable par l'expérience. En discutant plus haut la nature et la naissance de la forme interne par opposition à la signification, nous avons déjà en même temps indiqué aussi ces règles les plus générales qui déterminent leur nature. Ce n'est pas le lieu ici d'aller plus avant sur ce point.

---

[« tout comme l'interprétation des rêves, l'origine des mots est jugée par chacun selon son génie propre » ; citation tirée du *De Dialectica*, VI (N. d. T.)], de crainte qu'on pense ici à l'interprétation des rêves au sens fantasque usuel, on peut pourtant bien comparer certaines difficultés rencontrées par l'étymologiste à celles qui font obstacle à la pleine compréhension des rêves à partir des lois de l'association d'idées. L'affinité de ces deux domaines réside justement dans le fait que le jeu des idées auquel on a affaire ici et là est infiniment diversifié en fonction des circonstances.

Justement, il pourrait être on ne peut plus profitable et stimulant de prêter attention aux circonstances spéciales dans lesquelles le mouvement de la forme linguistique interne s'est accompli et s'accomplit en des lieux différents, en concevant ces circonstances autant que possible à partir d'une vision globale du mouvement de la forme interne, et celui-ci à partir de celles-là. Et, parmi ces circonstances qui ont gouverné l'ensemble de phénomènes accompagnant le développement des significations et qui leur ont imprimé un aspect apparenté, j'ai à l'esprit pour une part des circonstances externes et, pour une autre part, des circonstances internes. Les circonstances internes ont été celles-ci : une orientation déterminée de l'intérêt et une inclination à passer d'une représentation à une autre et à mettre en connexion des idées d'une manière propre et particulière, trouvant son origine pour une part dans des dispositions innées, pour une autre part dans des habitudes s'installant continuellement. L'individu (en partie en raison de dispositions innées, en partie parce que l'intérêt a pris une habitude ou une orientation particulière du fait d'une expérience particulière) a son propre parcours et par suite son propre style dans la liaison des pensées, dans les mots d'esprit et dans les comparaisons : il en est de même pour un peuple et sa langue. C'est pourquoi, à l'intérieur des formes ainsi apparentées, un de ces glissements de signification tout à fait spéciaux peut certes souvent aussi en éclairer un autre.